T'es heureuse ?

Charline88

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

T'es heureuse ?

© Le jardin d'Aphrodite - Janvier 2018

Sommaire

Le mal-être **3**

Deux femmes pour un Jules **23**

Le sens de la fête **39**

Le mal-être

Prends trois mots et fais-les danser...

— **T'es heureuse ?**

En voilà une de phrase qui tourne dans bien des têtes ! Trouve-t-elle une réponse possible ? Une réplique qui soit plausible ? Comment définir ce sentiment qu'est le bonheur ? Le terme « heureux » englobe tellement de choses, de paramètres aussi. Et puis ne serait-ce pas une histoire de moment, d'instant, de plage ?

Alors quand Marc – le mari de Raymonde – lui pose cette question, elle n'a pas vraiment envie de lui répondre. Elle laisse son regard se perdre dans un monde qui n'appartient qu'à elle. Elle n'a aucune inclination à le laisser entrer dans l'univers qu'elle s'est créé depuis... bien des années. Il est vrai aussi que son mari ne se préoccupe spécialement de son bien-être que lorsqu'il a quelque chose à lui demander. Et elle a bien compris son manège, depuis si longtemps.

Quand elle s'est levée du sofa pour aller se coucher, il a éteint immédiatement le téléviseur. Habituellement, il traîne sur le canapé durant de longues minutes sans vraiment se soucier si elle parfois peut avoir des besoins, des désirs. À quarante-cinq ans, bien sûr qu'elle voudrait... mais il s'en contrefiche, sauf si c'est lui qui a... la gaule. Et ce soir, ça semble bien être le cas. Pourtant la question

surprend la brune aux yeux marron-vert qui attend la suite des évènements.

Elle est de plus en plus certaine qu'il va vouloir la tripoter, mais c'est elle qui ce soir n'a aucune envie de cela, ou qui veut faire de la résistance. Du reste, c'est toujours la même rengaine. Il l'embrasse vite fait, triture une minute ou deux ses seins, passe un doigt qu'il humidifie sur son minou comme pour en écarter les deux grandes lèvres, et puis... c'est vite bâclé. *« Eh bien mon bonhomme, non, pas ce soir ! Si tu veux du sexe, tu vas devoir t'investir un peu plus que d'ordinaire. »*

⋆

— **T'es heureuse ?**

Ça claque dans la chambre à coucher comme une injure ! Ça percute les oreilles de la femme déjà alitée. Et son Marc qui pose sa patte sur la poitrine camouflée par une longue chemise de nuit... Il a commencé une reptation bizarre pour amener son ventre au contact de celui de Raymonde mais elle se cabre un peu, recule vers le bord du lit. Il va bien falloir qu'elle s'arrête sinon elle va se retrouver par terre. Mais la phrase vient de lui faire un effet boomerang. *« Si tu t'y prends de cette manière ce soir, mon gars, tu vas dormir sur la béquille, c'est presque assuré... »*

« Non ! Pas comme ça ! Ne me touche pas de cette façon ; mets-y un peu de cœur ! Fais au moins un vrai effort, sois imaginatif ! Tu savais si bien... avant. Oui, avant... mais avant quoi, d'abord ? Quand est-ce qu'il a commencé à se contenter de la frôler juste pour assouvir ses propres pulsions ? » Raymonde ne s'en souvient plus : c'est si loin dans le temps. Mais elle est bien décidée à réagir. *« Pas d'effort, pas de cul ! »* Et là, elle est ferme dans sa tête. Ces mots, ceux qu'elle ne prononcera jamais, viennent de tourner dans son crâne, sous ses cheveux étalés sur l'oreiller.

Marc continue d'avancer avec la paume de la main sur la plage qui va de sa poitrine à son entrecuisse ; elle ne peut plus reculer

sous peine de... choir sur la moquette. *« Allez, ma vieille ! Dis-lui d'arrêter ou de s'y prendre autrement. »* Il souffle fort. Sa quéquette se frotte à sa cuisse. Elle a pourtant aussi envie maintenant de faire l'amour, mais non ! Décidément, ce ne sera pas de cette façon-là. Pas comme il le veut, pas comme d'habitude. Non et non ! Ce soir elle ne l'est pas, heureuse. Elle voudrait...

Oui ? Elle désirerait quoi, au juste ? Le sait-elle vraiment ? Bien sûr qu'elle ne demande pas la lune ; juste qu'il fasse un peu plus attention à elle. Qu'il prenne un peu de temps pour penser à son corps de femme, pour lui donner du plaisir. C'est trop demander ? Mais il insiste ; il a réussi à relever sa chemise de nuit et à lui fourrer sa patte entre les jambes.

— Non ! Arrête !

— Non ? Tu n'es pas heureuse ?

— Ne pose donc pas de questions idiotes, tu veux ! Je n'ai pas envie... de ça.

— Quoi « ça » ? Tu aimais bien, avant.

— Ah, avant... avant... le grand mot, hein ! Avant, comme tu dis. Avant, j'existais pour toi ; tu étais câlin, gentil, tu prenais soin de moi. J'avais toujours l'impression d'être une femme. Une vraie femme.

— Parce que je ne suis pas câlin ? Je ne m'occupe plus assez de Madame, sans doute ? Pas assez souvent ? Mais moi je bosse, et je n'ai pas forcément la tête à ce genre de démonstration.

— Tu as bien le temps de regarder tes films jusqu'à des point d'heure. Et un petit coup en passant de temps en temps, pourquoi pas ? Mais pas chaque fois : c'est devenu la routine. Alors plutôt que te servir de défouloir, je préfère m'abstenir.

— C'est bien ; tu m'as coupé mon envie. On va dormir puisque Madame a ses états d'âme.

— C'est ça, dormons.

⋆

— **T’es heureuse ?**

Non mais, en voilà une de connerie ! Comment peut-il penser qu’elle reste heureuse s’il ne fait plus un seul effort ? Pourtant, elle ne demande pas grand-chose : simplement qu’il soit juste un moment attentif à ses demandes, attentif à ses besoins de... femme, tout bonnement. Mais il ne suit que son instinct de mâle. Où sont-elles passées, les années où il savait si bien... pourtant, c’est toujours le même homme. Les tempes un peu plus grisonnantes, la taille légèrement empâtée, mais il a toujours le même indéfinissable sourire ; il reste celui qu’elle a aimé et qu’elle aime encore... sans doute.

Ni Raymonde ni Marc n’ont fait allusion à l’incident de cette nuit-là. Chacun a d’autres choses en tête. Elle prépare un vide-grenier dont elle est organisatrice ; quant à son mari, c’est son bureau qui l’accapare la majeure partie de ses journées. Raymonde passe ce matin à la mairie pour régler avec les agents municipaux les endroits où les stands seront installés. C’est chaque année le même rituel ; mais bon, il lui faut signer un tas de paperasses administratives, comme toujours. Pourtant ce matin a un air différent, un air nouveau. Les autorités ont changé suite au dernier scrutin, et son interlocuteur précédent est remplacé.

Ils sont tous aimables, et dans le bureau où elle est reçue la blonde qui lui sourit semble perdue dans tous ces dossiers. Un garçon âgé d’une trentaine d’années qui fait office de secrétaire regarde Raymonde comme s’il voyait la Lune. Ses regards sont plantés sur la poitrine de la brune. L’insistance de ces yeux qui transpercent son chandail en est gênante. Elle ne sait plus trop sur quel pied danser quand la femme qui travaille là s’aperçoit de l’attitude de son collègue.

— Jules, allez donc nous chercher deux cafés.

L’autre met un temps infini avant que les paroles de sa chef ou collaboratrice n’atteignent son cerveau. Sans pour autant lâcher les seins des yeux, il quitte enfin le petit bureau.

— Excusez-le ; il n'a sans doute jamais vu de sa vie une femme aussi belle que vous, vous savez.

— Mais... et vous, alors ?

— Oh, moi, je ne suis pas une femme pour lui, seulement sa supérieure ; alors ça n'a plus rien de féminin tout cela. Bon, voilà les documents. J'ai seulement besoin de vos signatures ici et là.

Raymonde signe aux emplacements que lui montre la bureaucrate, et alors qu'elle s'apprête à quitter le réduit, le « fameux » Jules revient avec deux gobelets. Il tend l'un à la brune et l'autre à la blonde. Sans dire un mot, il retourne s'asseoir derrière une pile de dossiers ; la visiteuse a une sorte de rictus. Elle comprend soudain pourquoi l'autre était distrait par son entrée dans le burlingue : une montagne haute de cinquante centimètres de papiers divers, ça doit forcément être ennuyeux.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, voici ma carte avec mon téléphone. N'hésitez pas ; appelez si c'est nécessaire : nous sommes à votre service. Moi, c'est Nadine.

— Merci, et bonne continuation. On se revoit le jour de l'installation des stands ?

— Sans doute que oui, moi ou... ce jeune homme qui...

— D'accord. Alors au revoir, Jules – si j'ai bien saisi votre prénom, Monsieur – et au revoir, Nadine.

— Au revoir !

Les deux ont de concert jeté ces deux mots d'une voix qui se voulait enjouée. Raymonde file vers les locaux qui abritent le siège de l'entreprise de son mari. Elle entre sans crier gare dans un hall désert. Même la standardiste n'est pas à son poste. Elle s'empresse vers la porte couleur lie de vin qui donne sur le cabinet de Marc. Ici, elle se sent un peu chez elle ; n'a-t-elle pas vécu les premières heures de l'entreprise de son homme ? Alors sans frapper, elle pousse l'huis. Elle saisit soudain pourquoi la donzelle de l'accueil n'est pas à sa place de travail.

Marc lui tourne le dos, fortement occupé à... rouler une pelle à la greluche de vingt-cinq ans qui est censée filtrer les entrées et les appels téléphoniques. Ni elle ni son époux n'ont entendu la porte bien huilée tourner sur ses gonds, et l'activité de ces deux-là ne laisse planer aucun doute sur le genre de relation qu'ils entretiennent. Sans réfléchir, Raymonde retire le lourd battant puis file en courant vers la sortie. Ses yeux se sont embués et elle ne sait pas comment prendre cette... ce qu'elle a vu.

Le salaud ! Pas étonnant qu'il n'ait plus jamais le temps de s'occuper d'elle : on ne peut pas avoir envie au bureau et encore à la maison. Elle se sent trahie, flouée, volée, dépouillée. Elle crie sans un mot, gardant en elle cette rancœur énorme. Le choc n'est pas près d'être digéré. Petit à petit l'idée que c'est fini est là, plus présente. Elle se cramponne un instant au dossier d'un banc du parc public qui jouxte l'immeuble où les deux... les deux... elle ne trouve pas de mots. Ses jambes ont du mal de la supporter. Elle se sent vide soudain, avec des crampes dans le ventre.

D'un geste rageur elle essuie ses larmes ; ils ne méritent pas que l'on pleure pour eux ! Un instant déstabilisée par la vision de son infortune, elle se décide à faire face. Il lui faut réagir. Oui, mais comment surmonter ça ? Ce salaud ne perd rien pour attendre ! Elle saura lui rendre la monnaie de sa pièce. Dans son esprit, le seul fautif est son mari ; la gonzesse avec qui il s'envoie en l'air n'est pas forcément coupable. Elle a proposé et il a disposé.

Le reste de la matinée est passé à aller de-ci, de-là, avec toujours les mêmes images terribles au fond du crâne. Finalement, c'est au troquet de la mairie qu'elle se retrouve alors que les agents administratifs sortent pour la pause déjeuner. La blonde et Jules font leur apparition au bar alors que Raymonde se demande s'il est judicieux de prendre un verre. Le jeune arrive vers elle, et à nouveau il accroche sur les rondeurs qui ornent sa poitrine. La femme, cette Nadine, a rejoint quant à elle un autre groupe d'hommes plus âgés.

⋆

Le gamin ose s'approcher de la brune, et sa voix rappelle à Raymonde qu'elle n'est pas seule.

— Vous avez déjà commandé ? Je peux vous offrir un verre ?

— Euh... non... Merci !

— Vous avez pourtant l'air d'en avoir besoin ; vous êtes toute pâle ! Souffrante peut-être ?

— Non, j'ai eu un mauvais matin...

— Je vous ai sans doute importuné par ma maladresse.

— Votre maladresse ? Ah, votre insistance à me regarder ? Vous n'êtes pour rien dans mon mal-être, rassurez-vous. C'est seulement... personnel.

— Alors un bon alcool et tout sera mieux, vous verrez : on voit la vie d'une autre manière avec un peu d'alcool. Vous désirez quoi ?

Finalement, ce garçon a du savoir-vivre. Il est lourd par ses regards, mais il est innocent et il a encore l'âge de s'émerveiller. Elle se fait cette réflexion alors que sans y prendre garde, l'autre s'est approché. Le serveur lui demande ce qu'elle veut ; elle réclame un Martini rouge. Le gamin a devant lui un breuvage brun, mousseux et opaque. Une bière agrémentée de Picon sans doute. La brune est perdue dans ses pensées, qui convergent toutes vers... le triste spectacle qui l'a démolie complètement.

Le jeune lui parle, mais elle n'entend rien de ses paroles. Marc ! Comment a-t-il pu lui faire ça ? Pour un peu elle les aurait trouvés en train de... Et dire qu'il ne l'embrasse pratiquement plus jamais de cette manière-là. C'était bien agréable... avant. Pas étonnant qu'il soit fatigué le soir s'il se tape sa standardiste tous les jours. Quel âge peut-elle avoir, cette pétasse ? Sans doute trop jeune pour que Raymonde puisse rivaliser. Un instant en trempant les lèvres dans son verre, elle se dit qu'elle devrait aller... lui casser la figure ! Et puis après ? Ça avancerait à quoi ?

Un moment elle songe à s'envoyer en l'air avec le mignon là pour se venger... puis non, ce serait encore Marc qui gagnerait. Non, non, elle va bien trouver un truc qui lui fasse mal, qui le

fasse enrager, qui le... crucifie. Peu à peu, dans sa tête une idée germe ; quelque chose de... encore mieux que cela. Mais comment s'y prendre ? Elle veut y réfléchir. Alors lentement elle regarde le gamin devant elle et sirote plus calmement son verre. Dans sa tête tout est clair et, mon Dieu, rira bien qui rira le dernier.

⋆

— **T'es heureuse ?**

Elle allait lui en donner, des « T'es heureuse ? » ! Le repas du soir a des airs de fête : Raymonde a mis les petits plats dans les grands. Le ventre de l'homme doit être rempli autant que son esprit, et en petite épouse modèle elle s'y emploie. Une semaine déjà que... qu'elle sait que ce salaud... Et lui ne laisse rien paraître. Aucun soir il n'a essayé d'être... de la toucher. Elle aurait eu beaucoup de mal à ne pas lui jeter la lampe de chevet à la figure ! Mais maintenant, si le mal la ronge, elle prend sur elle pour faire semblant. Elle joue aussi bien la comédie que lui. Pour preuve, le gamin de la mairie va venir boire un café demain, dans l'après-midi, quand Marc sera parti au boulot. Raymonde jubile presque intérieurement.

⋆

La voiture est partie. Le maître est retourné vers sa... sa maîtresse. Et le gosse vient d'arriver. Sûr aussi qu'il doit penser que ça va être facile pour lui. Mais là, lui aussi se goure lourdement. Elle ne va pas se donner comme cela à ce jeune Jules. Juste s'en servir pour amener un peu de piment dans la vie de ces deux saligauds. Son but, c'est de faire en sorte que le mignon, là, rencontre la standardiste et qu'il se la tape pour qu'elle s'écarte un peu de son mec. Pour ce faire, elle doit quand même savoir s'il va avoir assez de tripes pour ce qu'elle veut.

Il est tout timide, rougissant. Ah, plus rien à voir avec l'effronté qui lorgnait sur ses magnifiques seins ! Pourtant ils sont là, arrogants

dans leur gangue de chiffon, dans un « cœur croisé » qui les rend encore plus... attirants. Il n'ose plus bouger. Elle doit l'inviter à ne pas rester sur le pas de la porte. Quand il s'assoit sur l'immense divan au cuir fauve du salon, son visage écarlate fait presque sourire Raymonde. Elle prend place face à lui après avoir apporté un plateau sur lequel trônent deux tasses et deux parts de gâteau. Elle ne se colle pas sur le même siège, se contentant d'un fauteuil.

Face au jeune homme, elle se livre à un numéro de charme. Personne n'est dupe, même si le gamin fait semblant de ne pas voir. Il détourne les yeux alors que la brune ouvre ostensiblement les jambes dans un geste détaché. Le rouge qui congestionne la face du jeune ne fait que se renforcer alors qu'au fond de ce couloir improvisé la tache blanche entraperçue ne laisse planer aucun doute : une culotte exquise tapisse le bas du ventre féminin, et elle ne cherche pas vraiment à la cacher. Pourtant Jules tourne la tête, cherchant visiblement un dérivatif. Il doit impérativement fixer son attention sur un autre endroit, de peur de... mais c'est déjà trop tard.

Intérieurement, Raymonde cherche ses mots. Elle veut demander au gosse de... draguer. Mais pour qu'il comprenne, il faut amorcer, appâter pour savoir comment il va réagir. C'est difficile de trouver les mots.

— Ça va ? Vous le trouvez bon, mon café ? Une autre part de cake ?

— Non... m... merci.

— Vous me permettez de vous tutoyer ?

— Oui, bien sûr ! Vous avez une jolie maison...

— Tu es... seul dans la vie ? Pas de petite amie, je veux dire. Si tu me trouves trop curieuse, n'hésite pas à le dire.

— Non, pas de copine, et je vis chez mes parents. Je travaille depuis peu à la mairie.

— Tu as des diplômes ?

— Oui. C’est juste transitoire, je voudrais un vrai contrat ; à la mairie, je ne suis que stagiaire.

— Tu aimerais travailler dans une petite entreprise ? Tu sais, mon mari a une petite boîte, et parfois il cherche des garçons comme toi.

Au mot « mari », elle a bien senti que le garçon avait du mal à déglutir. Elle doit savoir s’il aurait le cran d’entrer au service de Marc ; un allié à l’intérieur, et suffisamment jeune et beau pour s’occuper de... Cynthia. Le prénom de la pouffe blondasse qui baise avec son homme ! Mais saurait-il la draguer ? Vu comme il s’y prend avec elle, ce n’est pas gagné... Enfin, elle va devoir jouer serrer pour l’amener là où elle le désire. Alors, l’air de rien, elle recroise ses longues gambettes. Bien entendu, le mouvement est si ample que les yeux du gamin ne peuvent plus se détacher de ce triangle blanc...

— Je pourrais demander à Marc, mon mari, s’il n’a pas besoin d’un employé, et je te pistonnerai. Par contre, pas un mot sur ce rendez-vous d’aujourd’hui, ni à lui, ni à personne. Tu saisis ?

— Oui... oui, Madame.

— Arrête de m’appeler « Madame » : c’est Raymonde mon prénom. Et j’aimerais que tu fasses quelque chose pour moi en contrepartie.

— ...

— Écoute-moi. Mon mari a une standardiste, et j’aimerais que tu la... dragues un peu. Ne me demande pas mes raisons. Je te trouve un bon travail bien payé, et tu fais ça pour moi.

— Ben... d’accord, mais je... voudrais... un petit bonus...

— Dis toujours ; si je peux, je te donnerai ce que tu désires.

— Je voudrais... une nuit avec vous ! C’est à prendre ou à laisser.

— Tu ne perds pas le Nord, mon cochon... mais seulement si tu me prouves que tu as bien couché avec... Cynthia.

— Tapez là !

Il tend une main que Raymonde frappe avec la sienne. Le claquement qui s'ensuit scelle les promesses de ces deux-là. Ils finissent leur café, chacun perdu dans ses pensées. La brune tremble un peu d'avoir ainsi promis son corps à ce gamin, mais ce n'est pas de remords. Pour un peu, elle le laisserait déjà la toucher. Elle se sent complètement trempée alors qu'elle décroise à nouveau les jambes. Jules a le regard qui plonge dans cette ouverture pas vraiment fortuite, et immédiatement il s'aperçoit du changement de couleur de la chiffonnade qui couvre les fesses de la dame : pas besoin d'être devin pour savoir qu'elle mouille !

Alors l'effet est instantané. Dans son pantalon, sa queue se trouve soudain très, très à l'étroit. Une bosse caractéristique déforme la braguette mais il se moque bien qu'elle voie qu'il bande. De toute façon, elle est désirable. Et puis cette salope n'a-t-elle pas tout fait pour l'amener à cet état ? Il n'entrevoit que des avantages à ce deal dément : un boulot sans se préoccuper de rien, une secrétaire à baiser s'il y parvient, et pourquoi pas cette bourge qui lui met le feu au ventre. Finalement, pourquoi refuserait-il ? Mais c'est vrai qu'il lui poserait bien de suite la main au... enfin, aux fesses, quoi !

Il imagine la bouche rouge de cette femme autour de son gland, il imagine... il rêve que sa queue tendue entre dans la chatte bien humide de cette brune. Et pour finir, il n'arrive qu'à se faire bander plus encore. Et il réalise qu'il n'osera jamais faire ce que son envie lui dicte, ce que son cerveau enjolive sans doute ; mais une promesse est une promesse, et il pose des tas de questions. D'abord sur le job qu'elle lui promet, puis sur la standardiste, mais il prend garde à ne pas demander les raisons qui poussent cette belle plante à l'envoyer au casse-pipe.

De toute façon, la brune qui le regarde en passant un bout de langue rose sur ses lèvres, c'est une bombe qui l'excite ; alors bien sûr qu'il fera ce qu'elle lui demande ! Et si l'autre est jolie, ce sera même avec un vrai, un grand bonheur qu'il la collera dans son lit.

Et alors... cette Raymonde devra se plier à ses souhaits. Si elle tient parole, il la baisera avec plaisir. Du reste, si elle se désistait à la dernière minute, au moins aurait-il passé un bon moment avec l’autre. Pourvu – et cette idée lui traverse l’esprit – pourvu que ce ne soit pas... un cageot.

⋆

— **T’es heureuse ?**

« Il va savoir combien, si tout se passe bien. »

Décider Marc à rencontrer Jules n’a rien de compliqué en soi. Il suffit à la jolie brune d’user de ses charmes et de faire passer le garçon pour le fils d’une vague connaissance. Elle a de toute façon refait à plusieurs reprises l’amour avec son mari volage. « Baiser » serait plus juste. Elle ne montre absolument pas, ne trahit rien de ce qu’elle sait. Durant un long moment, plusieurs soirées de suite elle ne l’a pas laissé l’approcher ; mais un soir, taraudée par l’envie, elle a succombé à la tentation. Ève nue a frissonné de nouveau sous les caresses expertes de son mâle ? Pas tout à fait ! Son Adam s’est encore contenté d’un léger brossage avant de passer à l’acte. Elle enrage.

Puis quand les sens masculins se sont calmés, quand l’un et l’autre sont allongés côte à côte, après ce moment de complicité manqué, elle choisit et profite de l’occasion. C’est vrai que Marc, lors de cette accalmie, est sûrement plus malléable ; elle en est consciente, la bougresse. Et comme d’habitude Raymonde sait profiter de cette perte de contrôle pour appuyer sa demande pour le gamin. D’abord, l’homme ne prête pas une grande attention à ce que lui dit son épouse ; puis, comme elle semble insister, il lui dit oui pour une rencontre avec le jeune paumé, fils d’une vague copine de sa dame. L’histoire s’achève sur un autre assaut amoureux, duel tout aussi médiocre d’où aucun ne sortira vainqueur ni vaincu, mais sûrement pas non plus satisfaisant pour elle.

Quand cette nuit-là, la brune s'endort, un sourire figé sur les lèvres, elle savoure déjà, une demi-vengeance, une presque victoire. Du reste, lors du petit déjeuner du lendemain, Marc veut savoir le nom du garçon pour qui il a, sur l'oreiller, promis une entrevue. Raymonde ne dit mot sauf le nom du gamin, mais elle goûte vraiment cette première partie, certaine que tout se passera pour le mieux. Dès que l'homme est parti pour son travail, elle s'empresse de faire part à Jules de l'avancée de... son dossier, lui rappelant au passage son engagement. Il maugrée quelque peu au bout du fil mais finit par se réjouir d'une prochaine rencontre avec, il l'espère, son futur nouveau patron. Une fois les choses clarifiées, chacun retourne à ses propres occupations.

Après cela, les choses se déroulent très rapidement, et le gamin et Marc tombent d'accord. Au bout de quelques jours, Jules se trouve bien intégré au sein d'une équipe dans un bureau. Chaque matin il rencontre la fameuse Cynthia, mais il ne saisit toujours pas pourquoi la femme de son boss aimerait qu'il couche avec cette petite pimbêche. Par ailleurs, elle est bien foutue, le sait, et c'est difficile de l'approcher. Mais bon... le nouvel employé ne perd pas patience et se montre très prévenant avec la blonde. Pourtant elle semble tellement indifférente, pleine de grands airs, et ses sous-entendus sont toujours cinglants.

Jules est patient, mais il tente aussi parfois d'analyser la situation. Comment prouver à celle qu'il convoite toujours qu'il a bien réussi à séduire la blonde ? De plus, les blondes, ce n'est pas tellement son truc à lui. Il préférerait – et de loin – les formes épanouies de la femme de son nouveau boss. Rien que l'idée qu'il pourrait la baiser lui donne une trique d'enfer. Mais, bon Dieu, comme c'est compliqué d'approcher la standardiste ! Enfin, il faudra pourtant bien essayer s'il veut concrétiser avec Raymonde. Chaque jour qui passe, il se trouve toujours un prétexte pour lui apporter soit un café, soit un bonbon, une petite attention que la blonde reçoit sans jamais sourire.

Mais ce matin, il ne sait pourquoi en apportant le caoua, la donzelle n'est pas à son poste. Alors il attend patiemment devant le comptoir derrière lequel elle devrait se trouver. Et comme tous les jeunes de son âge, il ne sait pas laisser ses pattes immobiles. En tripotant tous les boutons du standard, il en enfonce un par mégarde, et soudain dans le silence du bureau les râles qui lui parviennent sont on ne peut plus explicites. Les vocalises qu'il perçoit ne laissent planer aucun doute sur les activités auxquelles se livrent Cynthia et son patron.

Un moment il écoute les gémissements distillés par le haut-parleur du standard et il sourit. Cette salope se tape le boss ; ça, c'est sûr. Et à en juger par ses râles, elle n'est pas indifférente aux charmes de celui-ci. Puis dans la caboche du garçon, la voix de Raymonde qui l'exhorte à draguer ouvertement la blonde... tout lui revient : il comprend – enfin, il saisit rapidement – que la femme du patron doit être au courant et qu'elle veut se débarrasser de la secrétaire. Tout est limpide dans l'esprit du gamin.

Si c'est clair, ce n'est pas pour autant plus facile. Alors les jours qui suivent, il continue à épier tous les faits et gestes de cette pétasse, qui, dès qu'elle le peut, file vers le bureau de la direction. Il attend son heure, comme un félin qui guette une souris ; mais n'est-ce pas un peu ce genre de jeu auquel il se livre depuis son arrivée ici ? Le soir, chez lui, il rêve de la brune et se masturbe en pensant aussi de temps en temps à la blonde. Il faut dire que les cris qu'il entend si souvent dans le haut-parleur de l'interphone lui donnent des envies magistrales.

Sa main qui glisse sur son manche est salvatrice et désengorge souvent la situation. Il lui suffit d'évoquer mentalement la paire de seins de Raymonde pour que sa matraque devienne dure comme une barre de fer. Pour la blonde, il n'arrive à bander que s'il évoque d'abord la paire de loches de l'autre. Quand il est tendu, les cris et les gémissements de Cynthia arrivent à le maintenir en érection. Mais c'est toujours la brune qui lui donne le premier émoi, et il n'y

peut rien. Alors pratiquement chaque matin il a des cernes sous les yeux à se branler comme un forcené toutes les nuits.

Il cherche à engager la conversation avec la standardiste, mais elle garde une froideur, une indifférence qui lui met la rage aux tripes. Il n'en peut plus de cette pimbêche qui n'arrange pas ses affaires ; comment la mettre dans son plumard ? C'est la providence qui, un matin, vient en aide au garçon. Alors qu'il apporte comme d'habitude un café et un croissant à la donzelle qui profite allégrement des largesses de Jules, elle fait un faux mouvement. Son joli chemisier se trouve soudain maculé par le breuvage noir.

L'auréole qui s'étale d'une manière inélégante sur le devant de la poitrine de la belle rend transparent son vêtement léger. Elle se précipite aux toilettes dans le but évident de circonscrire le plus possible les dégâts. Mais elle a beau frotter, laver sa chemise, la tache est plus tenace qu'elle ne le voudrait et, en dernier ressort, elle revient à son poste avec une marque brune plus disgracieuse que jamais.

— Jules, tu as une voiture ?

— Ben... oui, évidemment !

— Tu pourrais me ramener chez moi pour que je me change ?

— Je suis un peu au boulot, là, tu vois...

— Je vais demander à Marc si on peut y aller. Tu veux bien m'y conduire ?

— Si le boss est d'accord, pourquoi pas ?

Jules voit la blonde filer vers le bureau du patron, et instinctivement – comme il le fait de plus en plus souvent – son doigt appuie sur la touche de l'ampli du téléphone pour suivre la conversation dans le bureau directorial.

— Marc, en buvant mon café, je me suis fait une grosse tache ; regarde...

— Hum, elle est bien placée : elle met en évidence des choses bien appétissantes !

— Oui, oui, mais je n'ai pas de change ici. Je peux demander à Jules de m'accompagner chez moi pour me changer ?

— Tu ne préférerais pas rester comme ça ? J'adore voir les formes et les contours de... ça...

Le jeune homme entend la femme qui soupire. Il imagine que Marc tripote les nibards de la belle, et les gémissements qu'elle pousse ne font que renforcer cette image qui court dans sa tête. *« Mon Dieu... la salope ! »* Ses cris le font bander immédiatement. Puis ce sont des chuchotements ; le garçon enfonce à nouveau la touche : il sait que la fille va sortir. Elle a su arracher un oui à leur patron, et les pas puis la porte du bureau qui s'ouvre lui indiquent qu'elle et lui vont partir.

— C'est bon, il est d'accord à condition que ce ne soit pas trop long. Allez, viens, on file vite jusqu'à chez moi.

— Oui, oui, juste le temps de prendre mes papiers et ma veste pour les clés de la voiture.

C'est vite fait. Elle est assise à ses côtés dans la bagnole qui roule dans la circulation de la ville. Il ne peut s'empêcher de laisser son regard flâner sur les deux obus ronds de Cynthia qui ne peut pas ignorer qu'il la mate outrageusement. Elle fait comme si elle ne s'était aperçu de rien, et quand il lui emboîte le pas dans la cage d'escalier qui mène à son appartement, elle passe devant lui, comme par hasard. Son derrière se dandine, et il est certain qu'elle fait exprès. Ses yeux sont et restent au niveau des fesses qui ballottent au rythme des pas qu'elle fait pour grimper les escaliers.

« Merde ! Quelle cochonne quand même ! Tortiller du cul de cette manière, c'est une invitation ? » Ou ses attouchements avec le patron l'ont-ils allumé plus que de raison ? Le gamin se pose tout un tas de questions alors qu'elle le fait entrer dans un petit loft sympa. C'est bien chez une fille qu'il vient d'atterrir : c'est propret, bien rangé et agréable à voir.

— Bon, juste le temps de me doucher et de me changer. J'en ai pour dix-douze minutes. Tu peux te servir à boire, le bar est là, au salon. Fais comme chez toi.

— Merci...

Elle se faufile vers une porte, et après un court instant le bruit de l'eau qui coule se fait entendre. Alors honteusement, Jules s'approche de cette porte qui l'attire. Il écoute un moment le chant de la pomme de douche, se penche, et par le trou de la serrure il aperçoit simplement une paire de gambettes magnifiques. Wouah ! Elle est vraiment bien gaulée, la nana du boss ! Ses longues cuisses sont frictionnées énergiquement par des mains qu'il entrevoit de temps à autre. Quand elle se baisse, il a soudain une vue plongeante sur une paire de fesses de toute beauté. Elle est vraiment aguichante, cette blonde !

Et quand elle se retourne d'un coup avec de la mousse sur une sorte de gant de nylon, il devine dans cette marée nébuleuse blanchâtre un triangle velu qui lui indique la couleur naturelle de la femme qui se lave. Les lèvres du sexe de Cynthia sont mal définies, perdues dans le savon qui glisse partout entre ses cuisses. Balayée par le jet qu'elle dirige entre ses jambes, Jules est hypnotisé par cette fente qui soudain le nargue, et la bite qui déforme son futal n'a rien de bénin. Sa queue est à l'étroit, coincée dans son caleçon ; elle tente désespérément de se frayer un chemin dans les nippes qui l'empêchent de s'exprimer totalement.

De l'autre côté du trou de la serrure, la serviette a remplacé la boule de nylon. Devant un miroir, la femme se frictionne les cheveux, restant légèrement cambrée sur ses jambes, et son derrière est de nouveau la cible des regards du jeune homme... enfin, du petit vicieux voyeur qui profite de la situation. Il reste là, à suivre les gestes anodins et pourtant si aguicheurs de la blonde qui ne se doute vraisemblablement de rien. La tige de Jules ne cesse de prendre du volume ; il se recule quand il la voit qui revient vers la porte. Fausse alerte : c'est juste pour ouvrir un meuble que le

garçon ne voit pas. Un soutien-gorge est désormais dans la main de la blonde, puis une culotte remonte le long des jambes de la fille, qu'elle lisse des deux mains pour la mettre en place dans un mouvement gracieux qui perturbe plus encore le jeune gars !

C'est diablement érotique de voir la poule du patron qui se fringue en toute quiétude, sans savoir que... à quelques pas, un pauvre hère ne sait plus comment résister à la tension phénoménale que les gestes sibyllins de la donzelle provoquent. Il en oublierait presque Raymonde et sa poitrine affriolante. Et Cynthia retrouve Jules assis sagement sur le bord d'un fauteuil. Rien d'anormal, sauf l'œil qui brille sur le visage de son jeune chauffeur.

— Eh bien, tu ne t'es pas servi un verre ? Tu es timide ou quoi ? Tu ne donnes pourtant pas cette impression au bureau.

— ...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Pas d'alcool, s'il vous plaît.

— Mais tu peux aussi me dire « tu » ; je te fais si peur que cela ?

— Non, non, mais vos relations avec notre patron...

— Quoi, mes relations avec Marc ? Tu crois que je suis vraiment amoureuse de ce type ? Pas du tout : je veux juste être bien payée, et ça nécessite quelques sacrifices. Tu comprends ?

— Pas vraiment ; mais bon, c'est vos... tes affaires, et je ne veux me mêler de rien.

— Avec sa rombière, c'est pas la panacée ; alors il cherche parfois quelques petites compensations. Et comme dans ces moments-là il sait être... généreux, je ne refuse pas trop.

— Pourtant, il m'a semblé que madame Raymonde est une belle femme !

— Oui, oui, mais plus très fraîche, non ? Et puis sans doute que l'usure du mariage... toutes ces années avec la même femme... ou le même bonhomme, ça doit rendre moins... enfin, ils doivent s'ennuyer, je suppose.

Le jeune homme hausse les épaules, laissant dire la blonde. Elle sert un jus d'orange, et il la regarde ajouter dans son verre à elle un liquide transparent, vraisemblablement de la vodka. Il a soudain une brusque envie de cet alcool qui coule dans le verre de la blonde.

— Je... je peux aussi en avoir un doigt ?

— Ah-ah... Monsieur Jules se dévergonde enfin ? Il n'est jamais trop tard, et tu as raison : il faut vivre quand on est jeune, ça passe trop vite. Je peux te poser une question ?

— Ben oui, vas-y.

— Pourquoi tu te plies en quatre pour m'apporter croissants et café presque tous les jours ? Tu ne vas pas me dire que tu fais ça pour mes beaux yeux...

— Tu sais que la patronne est au courant de tes... voyages dans le bureau de son vieux ?

— Tu crois ? Comment saurais-tu cela, toi ? Raconte ! Allez, dis-moi ce que tu caches.

— Non, rien... je ne sais rien.

— Tu en as trop dit... ou pas assez. Allez, crache ta « Valda » qu'on en finisse. Tu ne serais pas un peu jaloux de...

— N'importe quoi ! Mais elle m'a demandé de te draguer... il doit bien y avoir une raison.

— Elle t'a demandé quoi ? Non mais, j'hallucine, là ! Elle veut que tu me dragues ?

— Elle voudrait même que je te baise, à mon avis...

— Mais... dans quel but ? Bon sang ! Et toi comme un con tu lui as promis de le faire ?

— Ben... oui, mais elle m'a promis de coucher avec moi si je lui prouve que tu as baisé avec moi. Alors, évidemment, je la trouve à mon goût, moi ; je suis accro aux brunes un peu plus âgées que moi.

— Un peu plus ? C'est un doux euphémisme, elle pourrait être ta mère !

— Et alors ? Si j’ai toujours eu le fantasme de coucher avec ma mère, c’est mon problème, et il vaut mieux que je saute la Raymonde plutôt que ma...

— Bien sûr ! Mais je suis curieuse de savoir comment tu comptais t’y prendre pour... me mettre dans ton plumard. Tu es un peu présomptueux, tu ne crois pas ?

— Tu ne veux pas m’aider ? Tu pourrais... je ne sais pas... on pourrait...

— Quoi, baiser tous les deux ? T’es fou, mon gaillard, si tu t’imagines que je vais...

— Non, non, mais faire croire que nous l’avons fait ; comme ça, moi je me taperai la femme et toi le mec... un échange de bons procédés, non ? Tu ne veux pas me donner un coup de pouce ?

— Et comment ? Dis-moi, comment ?

— Je ne sais pas trop, mais une photo de nous deux prise sur ton lit par exemple ; enfin, un truc de ce genre...

— Une photo ? Mais mon pauvre, ça prouverait quoi ? À moins que nous soyons à poil ; et ça, ce n’est même pas la peine d’en rêver ! Tu en as d’autres, des idées pareilles ?

— Oh merde ! Si près du but... Tu pourrais aussi faire une photo toute seule de toi en culotte et je t’achèterais celle-ci ; comme preuve, ça peut marcher.

— Mais c’est que j’ai affaire à un gros pervers avec ça ! T’es pas croyable, toi ! Une imagination débordante... Si t’es sage, on verra... un jour, qui sait.

Cynthia et Jules sont repartis vers la boîte où ils travaillent. Il jette des coups d’œil à la jeune femme qui se tient droite sur son siège. C’est vrai que depuis qu’il l’a vue plus nue que nue, il lui trouve un attrait particulier. Cependant il est déçu, plus par la réaction de la demoiselle qui l’a pris pour un dingue que par son refus. Elle garde une sorte de sourire aux lèvres et ne dit plus un mot. La vie reprend son cours.

Deux femmes pour un Jules

L'acharnement de Jules pour tenter de séduire Cynthia a largement baissé, et environ une semaine après leur passage chez la jeune femme, il a la surprise de la voir débarquer dans son bureau.

— Alors, lâcheur ! Je n'ai plus droit à tes petites attentions matinales ? Tu ne viens même plus me parler.

— Tu as mieux à faire que de t'occuper d'un pauvre mec comme moi.

— Ben... qu'en sais-tu ? Tu te fais des films tout seul ? Et si...

— Oui ? Si quoi... je vois ! Le patron n'est pas là aujourd'hui... alors Jules peut le remplacer pour la journée ?

— Salaud ! Arrête de penser que je suis pourrie... Tiens, je venais pour te donner ceci.

— C'est quoi ?

— Tu n'auras qu'à regarder quand je serai repartie pour mon bureau. Vous êtes bien tous pareils, les mecs : quand vous n'obtenez pas ce que vous voulez, vous faites la gueule, tous, sans exception.

Cynthia donne une claque sur l'épaule du garçon qui ne comprend plus rien. C'est presque ouvertement que la blonde vient le draguer. Il suit des yeux la croupe ondulante qui se coule dans la porte du bureau pour se diriger vers l'accueil. Il ne sait plus vraiment où il est. L'enveloppe devant lui se retrouve soudain dans sa main. D'un geste machinal, Jules arrache le rabat qui ferme la pochette de papier kraft. Puis, alors qu'il lève l'objet devant

l'ordinateur, tombe au sol un carton coloré, lequel est accompagné d'une petite boule rose et blanche.

Sur la photographie qu'il tient entre ses doigts tremblants, elle est presque nue. Allongées sur un drap mauve, les formes épanouies de la jeune femme sont nettement visibles. Avec un large sourire sur les lèvres, elle étale une paire de seins d'une beauté éclatante. Les pointes sombres sont de toute évidence en érection, et elles sont d'une longueur impressionnante. Elle semble, sur l'image, tendre cette poitrine arrogante vers celui qui tient l'appareil pour prendre le cliché. Devant tant de grâce, Jules se sent tout remué et son sexe n'en fait qu'à sa tête. Il a soudain très chaud.

Cette brusque montée de sang a pour effet de gonfler le pénis dans le caleçon du garçon. Sa main tremble littéralement, et les yeux qui suivent les courbes attirantes de la blonde s'arrêtent soudain sur la culotte à demi baissée dont elle tire entre pouce et index l'élastique. Sur la photographie, une touffe de poils naissante aussi blonde que ses tifs amène encore plus de sang à la verge qui se trouve serrée dans le jean masculin. Sur le clavier, la boule de chiffon qui le nargue est toute pareille à celle que l'image lui rapporte. Alors Jules pose le cliché et déplie le chiffon. Au fond de celui-ci, une tache qui rappelle que ce minuscule pétale a bien été porté.

D'un mouvement instinctif, il approche la lingerie de dentelle fine de son nez et hume les odeurs. Là encore, pas de doute possible : cette culotte a bien été en contact avec les fesses de la demoiselle... et même avec bien autre chose ! Submergé par son envie, il sent que son vit coule déjà d'un étrange bonheur. Malgré son envie de hurler de plaisir, il se retient et le visage de Raymonde vient en superposition sur celui de la femme de l'image. Il se voit déjà chevaucher la belle brune. Du coup, sa bandaison n'en est que renforcée. Une paire de seins affriolants, une croupe sensuelle dansent derrière ses paupières mi-closes.

Une ombre passe dans le couloir qui longe le bureau de Jules cache tout. D'un coup sec du poignet, il réinsère dans leur emballage les deux pièces que lui a remises la jeune femme de l'accueil. Juste à temps, car dans l'encadrement la tête de Marc apparaît. Il est souriant, comme à son habitude.

— C'est bon ? Tu avances dans le projet « Armando » ? Tu sais que j'ai hâte de voir ce que tu vas nous pondre ? C'est un client difficile, alors tu comprends le crédit que j'ai placé en toi.

— Oui, patron ; merci de cette marque de confiance à mon égard ! J'espère ne pas vous décevoir.

— Tu fais un peu partie de la famille, maintenant. À ce propos, j'aimerais que nous dînions tous ensemble, un de ces soirs... je vais voir cela pour trouver une date qui colle pour tout le monde. Si tu as une copine, elle sera aussi invitée.

Le jeune homme ne sait pas quoi répondre. Le boss a l'air joyeux ; il a un sourire de loup qui découvre deux belles rangées de dents blanches bien alignées. Il se détourne de la porte et repart vers le hall d'entrée ; le garçon entend le gloussement reconnaissable de l'hôtesse qui tient ce poste : Cynthia rit suffisamment fort pour que le jeune homme sache qu'elle est contente, heureuse. Mais comme il s'en moque, Jules, à cet instant, des parties de cul de la blonde... Il n'a déjà plus qu'une seule idée : celle de contacter l'épouse de Marc. Il ne doute pas une seule seconde que son sésame, son passeport pour une coucherie puisse être refusé comme preuve par Raymonde. Et sa bite, que Cynthia avait réussi à durcir par sa photo, se remet au garde-à-vous.

Il se lève, pousse l'huis de son bureau, et avec le cœur battant, il décroche le téléphone et compose le numéro de la brune.

— Allô ! Allô ! Qui est à l'appareil ?

— Bonjour ; c'est Jules, l'employé de votre mari.

— Ah oui, mon petit Jules ; comment ça va ? Tu t'y fais à ton nouveau job ?

— Oui, merci. J'aimerais vous... enfin, te rencontrer : j'ai quelque chose à te montrer. Tu te souviens de nos accords ?

— Nos accords ? Oui. Mais tu as... réussi ? Tu as bien une preuve de ce que tu me diras ?

— Oui, rassure-toi ; tu l'auras, ta preuve... Mais toi, tu seras prête pour...

— Hé là ! Attends, je demande à voir avant ! D'accord ? Tu peux te libérer demain à midi ? Marc ne rentre jamais pour le repas.

— Je serai libre... pour toi. On se voit où ?

— Viens chez moi, tu connais le chemin ; mais tu es discret, hein ! Tu ne te fais pas trop voir.

— Ça marche alors... à demain midi.

— Bien. Mais n'oublie pas : je veux du solide... pas de blague.

Le clic qui signifie que Raymonde vient de raccrocher arrache presque un saut de joie au jeune homme. Dans sa tête, mille et une images, toutes sorties de son imagination, affluent en flots ininterrompus. Deux seins sautent dans sa caboche. Il soupèse dans ses mains chacun d'entre eux, et ses doigts caressent les plages de chair d'une tiédeur, d'une douceur incomparables. Tant et si bien que le gamin finit par avoir une érection monumentale, que son sexe étire sa braguette, menaçant d'en faire péter les boutons du jean.

Bon sang, que c'est long pour arriver enfin à ce fameux midi qui obnubile totalement Jules ! Combien de fois a-t-il, les yeux fermés, revisité une à une les formes somptueuses de la brune Raymonde ? Combien de fois a-t-il joui en imaginant son patron portant des cormes qu'il aurait plaisir à faire grandir démesurément ? Il est revenu toute la soirée sur des caresses si intimes, sur des massages si personnels que quand approche l'heure du rendez-vous, il est absolument gonflé à bloc et... autant au sens littéral du terme qu'au sens physique.

Il fait le chemin qui mène vers l'unique objet de sa convoitise dans un état second, le sexe en érection permanente depuis qu'ils

se sont parlé. Et pourtant, quand c'est le moment de sonner à la porte, son cœur fait des cabrioles dans sa cage, menaçant même d'exploser tant il est surexcité. Les pas derrière la porte, le bruit du cliquetis de la serrure qui s'ouvre, et maintenant la femme qui lui sourit, tout concourt à lui mettre les sens à vif. Elle est là !

Belle avec sa crinière brune bien peignée, avec un corsage qui se tend d'orgueil, elle est là ! Jolie comme un cœur avec un sourire qui lui éclaire les yeux, elle est là ! Jules ne sait plus où poser ses propres regards. Il déshabille des yeux la poupée qui s'efface pour le faire entrer dans un salon aussi grand que son propre appartement. Les mirettes du garçon s'attardent avec délectation sur les deux longs fuseaux gainés de nylon. Ceux-ci s'arrêtent, stoppés dans leur course, par l'ourlet d'une jupe agréablement courte. Puis lorsque les chailles du gamin attrapent le haut du corps, c'est pour savourer avec intérêt l'avancée significative des deux seins.

Eux aussi sont alléchants visuellement, et il a tant ressassé dans sa fièvre les caresses qu'il pourrait leur faire qu'il en bave déjà. En un mot comme en dix mille, cette femme, c'est pour lui la femme avec un F majuscule, celle qui concrétise le summum de ses fantasmes, de ses rêves les plus fous. Et instinctivement sa queue se tend à nouveau dans son slip, marquant le pantalon d'une déformation impossible à dissimuler. Il est certain que Raymonde voit cette bosse et il en rougit, autant de la honte qu'il ressent que du plaisir qui s'y mélange.

Ils sont face à face. Le gamin et son démon ! La femme et ce qu'elle représente pour lui. Il vendrait son âme au diable pour une heure avec elle... et si... si elle tient sa parole... c'est gagné ! Il lit dans les yeux de la femme ce qu'il veut bien y voir, mais cette lecture est faussée par son désir de ce corps qui est si proche que cette brune devrait presque pouvoir sentir les arômes de ce désir. C'est une main moite que l'épouse de son patron serre dans ses petits doigts bouillants. A-t-elle perçu le tremblement qui secoue

tout le jeune homme ? Pourquoi n'aurait-elle pas vu, cet émoi, ce... cette bougeotte qu'il ne peut plus réfréner ?

⋆

Raymonde vient d'entendre la sonnerie qui lui annonce son visiteur. Elle se rend à l'entrée et ouvre au garçon qui attend. Dès qu'ils sont l'un devant l'autre, elle s'aperçoit qu'il est anxieux ; son visage ne peut dissimuler son état. Il la défringue visuellement sans aucune fausse pudeur et elle aussi se sent remuée de l'intérieur. Sa vue va des épaules du gosse aux mains qui tressaillent sans raison. Bien entendu, elle ne peut que découvrir cette déformation au centre du corps masculin, et elle sait ce qui se cache sous la bosse du pantalon de toile.

— Alors, Jules, cette preuve ?

— Voilà, voilà, Madame...

Il tend vers elle une enveloppe que la brune saisit. Ce n'est pas bien lourd, et dès qu'elle tire le rabat de l'emballage, elle a de suite compris que la boule rose et blanche est un string ou quelque chose comme cela. Alors qu'elle sort délicatement la chiffonnade, un papier glisse et atterrit sur la moquette grise de la pièce. La photo gît sur le sol, et le visage de la demoiselle qui se tient allongée sur le cliché semble leur sourire. Au moment où elle se baisse pour ramasser le rectangle glacé, le garçon qui a entrepris la même démarche se cogne la tête contre celle de Raymonde.

Ensemble en se frictionnant le crâne, ils éclatent d'un rire qui troue le silence qui venait juste de s'installer, comme si le fait de pouffer venait rompre la peur du garçon et de la femme. Puis en tournant entre ses doigts l'image, elle tente de déceler si c'est réel ou non. Pourtant la culotte est bien celle que la fille montre sur sa pose plus que suggestive. La brune suppose que c'était le jeune homme qui avait à cet instant-là l'appareil et qui a appuyé sur le déclencheur, elle en est pratiquement certaine. C'est étrange

comme les doutes parfois s'effacent au profit d'une image bien nette...

— Bien ! Tu es donc l'amant de cette... Cynthia. Elle baise bien au moins ? Allez, raconte-moi un peu, je veux tout savoir.

— Euh...

Le jeune homme ne s'attendait pas à cette démarche insolite et il se trouve une minute pris de court. Ne sachant comment botter en touche, il cherche un moyen de ne pas... trop avoir à mentir.

— Je préfère ne pas parler de cela, par courtoisie pour cette fille.

— Ah : un bon point pour toi ! Discret, avec ça... Bien, ça, mon petit. Mais tu m'as mis l'eau à la bouche ; tu ne vas pas t'en tirer par une pirouette.

— Vous avez les preuves dans la main ; je ne dirai rien de plus. Que vous respectiez votre parole ou non, je me tairai. Vous n'aimeriez pas non plus que je parle de ce que nous ferions... si jamais...

— Oh, je t'en prie... juste un mot ou deux pour savoir ce qu'elle a de...

Elle s'arrête au milieu de sa phrase. Pour un peu, elle allait avouer qu'elle voudrait savoir ce que son mari trouve, à cette pimbêche ! Surtout ce qu'elle n'a pas, elle, pour qu'il la préfère, ou ce qu'elle n'a plus. Mais elle connaît au fond d'elle la réponse : c'est la jeunesse qui lui fait désormais cruellement défaut. Avec elle, la spontanéité des jeux amoureux ; et puis Cynthia, c'est sans doute aussi l'attrait de l'interdit pour Marc. Elle mesure soudain avec effarement le fossé qui la sépare des vingt-cinq ou trente ans de cette blonde...

Le gamin regarde à la dérobée cette femme qui semble soudain se voûter. Sa tête rentre dans ses épaules ; elle a perdu son sourire, accusant le coup qu'il vient de lui assener sans même s'en rendre compte. Elle se fane à vue d'œil, comme si quelque chose venait de lui interdire toute joie de vivre. Et il ne comprend pas ce qu'il a

bien pu dire ou faire pour que la situation dégénère de la sorte. Elle reste jolie, néanmoins ; une beauté très spéciale, et son désarroi ne fait que renforcer cet attrait si particulier qui émane d'elle. Brusquement, Jules a fortement envie de la serrer contre lui, de lui crier des mots de réconfort.

Seules sa peur et sa maladresse le font reculer juste au moment où... et il reste attentif à deux pas de la brune qui a comme des éclats de larmes aux coins des yeux. Elle n'est plus seulement belle : elle est également attachante, et il se trouve bouleversé par l'attitude insolite de cette femme. Bien plus fragile qu'elle n'y paraît, finalement. Comme un con, il n'ose plus broncher, ne sachant pas comment aborder la chose. Alors il choisit de se taire plutôt que de gâcher ce moment si rare par des paroles qui pourraient tout abîmer. Il veut se garder ainsi une petite chance... de la mettre dans son lit.

Tenté par un geste de réconfort, il voudrait étendre, ouvrir ses bras. Mais elle s'est reculée, détournant la tête, et sa main, l'air de rien, étale sur sa joue une goutte de rosée. Elle a fait cela avec une grâce quasi divine, comme une reine. Jules ne sait plus sur quel pied danser. Jusque-là, c'est le bide total aussi bien avec la blonde que la brune : il n'a pas su s'y prendre. Piètre résultat autant avec la jeunette qu'avec celle-ci, qui sans doute pourrait être sa mère. À ceci près que sa mère ne l'attire pas, alors que Raymonde... elle est encore plus envoûtante dans sa détresse.

— Mon pauvre Jules... je ne suis pas très belle à voir aujourd'hui ! Tu as gagné le droit de... mais un autre jour. D'accord ?

— Euh...

— Je n'ai pas la tête à faire des galipettes, tu ne m'en voudras pas certainement ? Tu comprends, n'est-ce pas ?

— Ou... oui, Mada... oui, Raymonde.

— Je t'appellerai... quand je serai prête. Tu as confiance au moins ?

Jules se sent fondre. Son ventre le torture. Il a mal partout, mais son envie ne disparaît pas aussi vite qu'il le voudrait. Bon Dieu, que cette femme lui fait de l'effet ! Ça remue partout dans son corps alors qu'il n'est pas resté plus d'un quart d'heure en sa présence. Sur le trajet qui le ramène à son travail, il se traite d'imbécile, d'idiot. Vains regrets que ceux de ne pas avoir osé, de ne pas avoir posé sa main sur la joue dont il imagine la délicate texture. Il s'en veut tout autant de ne pas avoir fait ce geste qui l'aurait envoyé au paradis, au paradis des embrassades. Bon sang, la bouche au gloss rouge de Raymonde... sûr qu'elle s'était préparée pour son arrivée.

En plus, il a laissé toutes « ses preuves » entre les mains magnifiques, longues et fines de la femme de son patron. Quel gâchis ! Un instant décontenancé par ce manque de bol évident, il serre les dents en retrouvant son ordinateur. Alors rageusement il se jette à corps perdu dans son projet. Au moins le boulot lui fait oublier ses désillusions ; mais sa tête ne l'entend pas vraiment de cette manière. Son sexe reste, pas vraiment en érection, mais assez allumé pour que la moindre parcelle d'image lui fasse relever la caboche. C'est infernal de se dire qu'il aurait pu... Mais qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? Non mais, quel con ! Il se jure que la prochaine fois...

Sa gueule doit garder le reflet de sa désillusion. La blonde à son poste, pour une fois le regarde passer alors qu'il réintègre son bureau. Il n'a aucune envie de lui parler, pas même de lui sourire. Tête basse, son ventre n'est qu'un horrible gargouillis qui lui semble se faire entendre en grondant sourdement. Il plonge avec amertume dans son dossier, cherchant un dérivatif à ses pensées plutôt salaces pour la femme de son boss. Merde, quelle poisse ! Si près du but, et ne pas avoir tringlé ni l'une ni l'autre... Jules ne réagit pas quand la porte du bureau s'entrouvre doucement et que la caboche rieuse de la môme de l'accueil apparaît.

— T'en fait une trombine, mon petit Jules ! Tu as des ennuis ?

— J'ai du boulot. Tu veux bien me laisser travailler ?

— Oh, là-là... C'est encore pire que ce que j'aurais cru. Tu veux que nous allions prendre un pot un de ces soirs ? Ce soir même, à la sortie si tu veux ?

À ces mots, il lève les yeux. La blonde est belle, souriante. Plus que d'habitude, ses lèvres sont un véritable appel au viol. Il la dévisage du haut en bas, sans mettre de gants. Il entrevoit ses deux ballons qui tressautent sur sa poitrine. Si elle porte un soutien quelconque sous son chandail, il doit être réduit à sa plus simple expression. Et le bout rose d'une langue mutine qui franchit le rubicond des lippes à peine entrouvertes... mon Dieu, voilà la gaule qui remonte en flèche ! Il se sent poursuivi, comme si ces deux-là s'étaient liguées pour lui rendre la vie impossible. Mais bon sang, ce qu'il aimerait faire l'amour autant avec l'une qu'avec l'autre ! Tout s'embrouille dans le cerveau du garçon.

L'impression que quelque chose a changé dans le comportement de Cynthia effleure un court instant l'esprit de Jules. Mais c'est le patron qui passe, interrompant brutalement le délicieux tête-à-tête qui vient de débuter. Il marque un temps d'arrêt comme si... comme s'il voyait qu'un embryon, une esquisse, une ébauche de flirt s'amorce. Marc n'a pas l'air d'apprécier cette situation. Jules, quant à lui, ne s'inquiète de rien, mais la jeune blonde a bien perçu dans la voix et les propos de leur patron comme une sourde menace. Elle quitte précipitamment le bureau du garçon, rejoint son poste et ne bouge plus du reste de l'après-midi.

À l'heure de la sortie, elle attend sur le parking, près de la voiture du jeune homme.

— Alors ? Tu en as mis du temps pour sortir.

— Le boss m'a appelé dans son bureau. Je suppose que tu es déjà au courant : nous sommes invités à un pique-nique dimanche à midi.

— Eh bien, comme ça tu pourras voir sa femme.

— Je crois que ça l'arrange que je ne vienne pas seul : comme ça tu auras l'air, toi aussi, d'être accompagnée, et il pense que Raymonde ne s'apercevra de rien.

— Tu l'appelles par son prénom ? Eh bien... tu as déjà fait affaire avec elle ?

— Fait affaire ? Drôle d'expression !

— Tu préfères que je te demande si tu l'as déjà baisée ?

— Ça va, ça va... De toute façon, je ne te répondrai pas : ce genre de chose, c'est très personnel.

— Bon, ne nous fâchons pas ! On va prendre un verre ? Chez moi ou ailleurs ?

— Choisis ; je te suis où tu veux.

— Tu ne me suis pas : tu vas m'emmener, et j'ai du jus d'orange et de la vodka. Alors ce sera à mon appartement. Tu connais le chemin.

— D'accord, ma belle !

Ils partent, roulant lentement dans les rues calmes à cette heure de la journée. Chez Cynthia, Jules ne sait plus quoi faire de son corps. Il attend qu'elle lui demande de s'asseoir, et c'est au salon qu'il trouve une place sur un canapé de velours rouge. Les verres s'entrechoquent pour saluer ce pot amical. Amical ? Lui voudrait bien ne pas rester au stade de l'amitié. Elle ne dit rien, et quand il se dit que c'est le bon moment pour tenter une approche moins discrète, il se penche lentement vers elle, le visage tourné vers la jeune femme. La blonde ne fait pas un mouvement pour avancer ses lèvres vers celles de Jules ; mais elle n'en fait pas non plus pour les refuser.

C'est pile au moment où leurs bouches se rejoignent que la sonnerie de la porte se met à dirdinguer bruyamment. Elle recule précipitamment et met un doigt en travers de ses lippes, lui signifiant par là de ne pas faire de bruit. Elle va vers la porte puis revient, affolée.

— C'est Marc ! Cache-toi, s'il te plaît !

— Oui, mais où ?

— Là. S’il te plaît... vite !

D’un doigt qui tremble, elle lui montre l’arrière du canapé. Alors le jeune homme se couche à même la moquette derrière le haut dossier et ne bronche plus. Il ne sait pas ce qu’elle fait, mais elle ne va pas ouvrir de suite. Un bruit d’eau parvient à Jules de la salle de bain. Puis il entend les pas de la demoiselle qui court vers la porte.

Le verrou qui s’ouvre, puis la voix du patron remplit le calme apparent de l’appartement.

— Tu en as mis du temps pour m’ouvrir...

— Excuse-moi, j’étais à la salle de bain ; j’allais me doucher. Je n’avais pas entendu.

— Un moment, cet après-midi j’ai cru que tu draguais le protégé de ma femme. C’est elle qui m’a demandé d’embaucher ce Jules. Je ne regrette pas, c’est un bosseur. Mais ne t’avise pas de coucher avec lui... Et puis dimanche tu pourras venir au barbecue chez moi avec les autres, il te servira de chaperon. Raymonde n’y verra que du feu.

— Tu la prends vraiment pour une conne ? Tu crois qu’elle ne se doute pas que...

— Penses-tu... Et puis elle n’est pas spécialement portée sur le cul. C’est juste un petit coup en passant, et encore il ne faut pas que ce soit trop souvent.

— C’est ce que tu me dis... mais je n’en sais rien, moi.

— Bon, nous avons mieux à faire que de parler de ma bobonne, non ? Ce que je devine sous ce peignoir me donne la fringale !

— Je... je n’ai pas trop envie... et je sors ce soir... ma mère m’attend pour le dîner.

— Oh, tu as bien une petite demi-heure pour ton amant, non ?

— Je te jure que ça ne me dit rien... Oh, arrête s’il te plaît... Non, non... S’il te plaît... je t’en prie.

Derrière son meuble, Jules comprend que les refus sont de moins en moins véhéments, que Marc doit déjà tripoter la blonde. Sa bite n'en durcit pas moins. Pas moyen de quitter son abri. L'autre vient de coucher la belle sur le divan, et ce qui se passe est terrible pour le jeune homme caché : les bruits ne laissent planer aucun doute sur les activités des deux personnages. Sous le poids des deux corps, l'assise grince, tremble. Mais le pire de tout cela, c'est que cette partie qui se joue entre eux fait bander le gaillard. Comment peut-elle se laisser baiser ainsi en sachant qu'il est là ? Merde alors, quelle salope ! Elle râle vraiment ; qu'est-ce que Marc doit lui mettre... Dans sa position, il n'ose pas faire un seul geste, et ses muscles s'ankylosent pour de bon.

Il a mal partout, et les cris que Cynthia pousse ne sont pas là pour le détendre. Ça dure un temps incroyablement long. Puis l'autre semble en avoir fini. C'est dans un cri terrible qu'il a sans doute joui dans la fille. Le canapé ne bouge plus. Enfin, beaucoup moins. Et le boss se relève.

— Bon, je dois filer. On se voit après-demain à midi chez moi. Mais sage, hein ? Elle ne doit se douter de rien. Allez, ne fait pas cette tête... donne-moi un bisou. Tu n'as besoin de rien ? Tu veux un peu d'argent ? Comme ça tu pourras faire un cadeau à ta mère ce soir.

— Un cadeau ?

— Oui, un bouquet de fleurs par exemple...

— Ah, pourquoi pas ?

— Il faut vraiment que je file... Tiens !

Jules perçoit seulement le bruit de papier que font les billets que Marc sort de sa poche. Il voudrait bien que le mec file vite maintenant. Il est tellement tendu que ses jambes en ont des crampes et il ne sait pas s'il va pouvoir tenir encore longtemps dans cette position allongée, recroquevillé entre le mur et le dossier du sofa. C'est comme un soupir qui s'échappe de ses lèvres alors que la porte se referme sur la visite du patron.

— Ça va ? Tu n'as pas trouvé le temps trop long ? Tu peux sortir de ta cachette.

— Pff ! Je commençais à avoir des crampes dans les jambes. Et puis...

Les mots s'arrêtent net alors qu'il se remet sur ses pieds. Cynthia est là, face à lui. Elle n'a pas même remis un string ou un soutif. Elle est à poil, totalement nue devant lui. Et ça ne semble en rien la gêner. Ses seins sont de toute beauté, presque aussi beaux que ceux de Raymonde, finalement. Ses cheveux en bataille et sa chatte aussi blonde que sa tête sont des appels à l'amour. Son érection ne se cache guère non plus.

— Je vois que notre petit rodéo t'a mis en appétit ! Tu sais, c'est toujours comme ça... en coup de vent. Soit au bureau, soit ici, et ça ne dure jamais plus longtemps. Au début je trouvais ça bien, mais avec le temps je me dis que j'aimerais que ce soit plus doux, plus tendre. Je sais aussi qu'il me raconte des blagues : il me balade, avec sa femme.

— Tu crois ?

— Oh, bien sûr ! Vous les mecs, vous avez toujours de belles paroles ; mais pour les actes... c'est souvent bâclé, et il n'y a pas de raison pour que chez lui ce ne soit pas pareil. Sans doute qu'elle a des raisons, sa Raymonde, de se plaindre.

— « Vous les mecs »... Qu'en sais-tu, toi, des autres mecs ?

— De toi, rien. Rien encore, à vrai dire. Mais j'ai déjà eu quelques copains, et c'est toujours beau au début ; ensuite, c'est de l'acquis pour eux, et au bout de quelques mois il leur faut de la chair fraîche. Je ne sais pas si tu baises avec la femme de Marc... mais ne sois pas comme lui. Donne-lui un peu de cet amour qu'elle attend. Prends ton temps, sois doux et respectueux. Elle le mérite, tu sais.

Les yeux ronds du jeune homme ne quittent pas les formes offertes à sa vue. Elle est bougrement belle dans cette nudité parfaite. Elle s'est assise face à lui, et les muscles de Jules enfin

se détendent, mais pas tous. Il en est un qui est particulièrement tenace et qui persiste à rester bandé. Cynthia se lève et vient contre lui. Elle lui prend la tête dans ses mains, pose délicatement ses lèvres sur les siennes. Elle ne cherche pas à l'embrasser, elle se contente d'effleurer sa bouche, puis elle se redresse et lui signifie qu'il est temps pour lui de prendre congé.

— Nous reprendrons un verre une autre fois. Je sais bien que tu es déçu, que tu as envie de... mais je ne veux en aucun cas t'offrir les restes d'un autre, et surtout pas ceux de notre patron. Je vais prendre ma douche, alors file, Jules, et n'oublie pas... pour Raymonde. Je serais heureuse pour elle si... tu la combles et lui donnes un peu de ce qu'elle mérite.

— À dimanche alors ?

— Ah oui : tu auras le droit de me donner la main, de temps en temps... si ça peut arranger tes affaires avec elle.

Le sens de la fête

Le reste de la semaine se passe dans un climat étrange. Jules est impatient de revoir la brune, mais il ne détesterait pas de passer un moment avec Cynthia. Pourtant, au bureau elle feint de ne pas le connaître et lui respecte cela. Pas d'embrouille avec Marc, et ainsi les journées avancent sans trop de problèmes. Puis le jour du barbecue, il se prépare. Après ses ablutions matinales, il n'omet pas de charger ses poches de quelques préservatifs... si d'aventure l'occasion se présentait. Une bonne bouteille de vin pour remercier le boss de son invitation, un bouquet pour la maîtresse de maison, et c'est tranquille qu'il appelle la blonde pour lui demander si elle a besoin de se faire conduire.

La voix qui lui répond est affable, et elle accepte presque volontiers de se rendre chez Marc en compagnie de Jules. C'est donc un couple qui arrive au domicile de Raymonde. Du reste, c'est elle qui vient ouvrir la porte et qui les dirige vers la pelouse où les autres employés sont déjà installés. Marc fait un signe de la main aux nouveaux venus puis il laisse la grille où des saucisses cuisent. Il vient vers eux et serre la main de son stagiaire. Il a un grand sourire pour la jeune femme. Du coin de l'œil, Raymonde surveille les mouvements de son mari, mais rien ne semble le perturber. Il prend la bouteille que lui a remise son employé et la blonde le suit lorsqu'il va la mettre au frais.

— Merci pour les fleurs, elles sont superbes. Ta copine aussi est très élégante. Je suis heureuse de voir que vous formez un si beau couple.

— En tout cas merci pour l'invitation de votre mari. C'est chouette de regrouper tous ses employés pour un dimanche, tous réunis.

— Je ne te t'oublie pas... un après-midi de cette semaine... je te ferai signe.

— Oh, mais j'ai confiance : je sais que vous respecterez votre parole.

— Oui, oui. Attends, je vais voir où ces deux-là sont partis. Tu veux bien venir avec moi ?

— Vous... pensez donc qu'il se passe quelque chose entre eux deux ?

— Non : j'en suis certaine. Allez, viens. Allons regarder cela de plus près.

Elle part vers le salon, et sur ses pas le garçon la suit. Quand elle entre dans la pièce, la blonde est suffisamment proche de Marc pour qu'un doute subsiste. Mais Jules n'a rien vu de plus que ce rapprochement étrange. Pas de gestes équivoques, juste un recul du boss en voyant son épouse qui entre. Mais Raymonde se fait déjà tout un film sans doute. Elle se retourne vers le jeune homme.

— Viens. Allons rejoindre les invités de monsieur. Je n'aurai aucun scrupule à te donner ce que tu sais ; finalement, tu l'as mérité.

— Je... je ne suis pas certain que vous soyez dans le vrai.

— Tu ne vas pas t'y mettre aussi, toi ! C'est aussi visible que le nez au milieu d'un visage : ces deux-là baisent ensemble, dans mon dos.

Jules n'insiste pas. Il rejoint le groupe d'une dizaine de personnes qui entoure la table où sont alignés des verres. L'apéro bat son plein et tout ce petit monde est rattrapé par Marc, puis Raymonde. Elle approche de la blonde et se penche à son oreille. Ce qu'elle

dit ne peut être entendu, mais son mari semble se crisper soudain. Les deux femmes au milieu des autres invités lèvent leur verre et trinquent avec un sourire énigmatique. La fête débute d'une manière assez spéciale, et le jeune homme se demande si elle ne va pas dégénérer en combat de boxe entre deux poules pour un coq unique.

Les assiettes se remplissent et les panses aussi. C'est un joyeux bordel organisé qui agite tout ce petit monde. Le patron est accaparé par les visiteurs qu'il a lui-même invités. Il se borne à surveiller du coin de l'œil sa femme qui a l'air de copiner avec Cynthia, et s'il a peur d'un dérapage, il doit se contenir et répondre aux sollicitations des employés et de leurs compagnes. Il se retrouve coincé dans cette assemblée mais ses regards sont tous portés vers la brune et la blonde en grande discussion, tout au bout de la tablée. Le banquet champêtre devient soudain relativement plus intéressant pour un Jules qui sourit de voir que les deux greluches du patron font amie-amie. Lui aussi aimerait les avoir les deux dans son lit, pas forcément ensemble non plus.

Ensuite, c'est bien toutes les deux qu'elles font le service, passant derrière chacun des invités pour remplir les verres ou les assiettes de ces gens qui sont loin de se douter que les tripes de leur patron se serrent de les voir devenir copines. Il ne sait plus sur quel pied danser et il est dans l'obligation de rester au centre de ses hôtes. Sa peur est presque palpable, et son inquiétude de plus en plus grande. C'est toujours ensemble qu'elles se dirigent vers la maison, tenant à la main chacune un pichet vide. Marc choisit ce moment pour faire signe à Jules. Ce dernier vient vers lui.

— Tu ne veux pas aller donner un coup de main aux femmes pour tirer du vin à la cave ? J'ai bien peur qu'elles en mettent partout ; c'est un boulot de mec, et je suis coincé ici...

— Entendu. Je les suis donc ?

— Oui, oui, vas-y. Rattrape-les vite !

Trop heureux de sa bonne fortune, le jeune homme se rend lui aussi vers la maison. Dans la cuisine, les deux femmes sont face à face. Elles rient comme si elles étaient amies depuis toujours. Bien entendu, l’arrivée de Jules ne passe pas inaperçue. Les rires s’arrêtent soudain.

— C’est... c’est votre mari qui m’envoie vous seconder : il a peur que vous ne sachiez pas tirer le vin.

— Tu joues l’espion pour ton patron, maintenant ?

— Non ! Non, Raymonde, mais... c’est difficile de lui dire non.

— Donc monsieur a la trouille ; ce n’est pas pour me déplaire... et il n’a encore rien vu ! Tiens, remplis les deux cruches et porte-les aux soiffards qui les attendent ; Cynthia et moi avons à parler de choses sérieuses, entre femmes.

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Près de lui, les deux femmes sont plus belles l’une que l’autre. Les poitrines sont soulevées par leur respiration quelque peu agitée. Jules se demande ce qui peut bien se passer entre les deux tendrons. Il a beau se creuser la cervelle, il ne devine rien de leurs intentions. Raymonde chuchote. Ses longues mains semblent indiquer des choses que Cynthia assimile parfaitement. Quand les deux récipients sont pleins d’un rosé à la robe claire, il retourne vers le groupe qui continue de chanter et de faire un boucan qui parvient jusqu’à la cuisine. Avant de franchir la porte-fenêtre qui va le ramener sur la pelouse, il se retourne pour un dernier regard vers les deux discoureuses.

Ce qu’il voit – ou pense voir – le laisse perplexe ; c’est fugace, fugitif, mais l’espace d’une seconde il jurerait bien que les bouches des deux filles sont proches. Tellement près l’une de l’autre qu’il lui paraît qu’elles... s’embrassent. Mais comme elles l’ont aussi aperçu regarder, le mouvement de recul qu’elles opèrent laisse un doute au jeune homme fort surpris. C’est très agité intérieurement qu’il retrouve les autres fêtards dominicaux. Le regard inquiet de Marc se pose sur son employé qui fait passer la boisson attendue.

Quand enfin il se passe près de son patron, il a droit à un questionnement en règle.

— Tout se passe bien entre les femmes ?

— Je n'ai rien vu qui sorte de l'ordinaire. Elles discutent gentiment toutes les deux et préparent les desserts.

— Bon, alors profitons de notre dimanche. Tu prends un verre avec moi ? Entre mecs, on se sentira moins seuls...

Marc rit, mais c'est comme si sa voix ne suivait pas, comme si elle n'était pas en phase avec ses pensées. Bien sûr, tous le deux trinquent, et au bout d'un temps extrêmement long Raymonde et Cynthia reviennent parmi le groupe qui festoie. Elles portent chacune un long plat avec des gâteaux appétissants. Tous les invités se mettent à applaudir, mais le patron ne cesse de suivre du regard son épouse et sa maîtresse. Il doit se poser mille et une questions, mais aucune ne fait quoi que ce soit pour le rassurer. Il est blanc comme un linge, et le verre qu'il porte à ses lèvres tremble à faire peur. Seul un énigmatique sourire s'affiche sur les lèvres de la maîtresse de maison.

Cynthia retrouve sa place aux côtés de Jules. Elle aussi garde un air étrange ; son visage est pourtant détendu. Mais le jeune homme remarque sur le col de son corsage une trace juste visible d'un rouge qui pourrait bien être du gloss. Il la laisse manger doucement, et son bras se tend ; sa main glisse sur le rebord de la longue table. Leurs voisins chantent, tapent dans leurs mains : c'est véritablement une fête que tous apprécient. La blonde s'est-elle aperçu que la main est venue se coller à sa cuisse ?

Si oui, elle n'en fait pas état. Cette jambe est chaude ; la chair y est comme satinée, et Jules a des démangeaisons au bout des doigts. Il voudrait oser les laisser courir sur cette ouate ferme, sur ce velours doux au toucher. La fourchette de Cynthia continue ses allers et retours de l'assiette à sa bouche, et la pointe de la langue que le jeune homme entraperçoit à intervalles réguliers n'est pas faite pour le calmer. Et puis, au diable la peur ! Ses doigts sont

animés d'une vie propre. Ils frémissent sur la peau trop belle, sur cette cuisse trop tentante. Elle ne cherche pas à se dégager, se contentant de plonger ses yeux dans ceux plus bleus du garçon.

Au beau milieu de la tablée, une main perdue tente une approche discrète sur une plage consentante. Lentement, les doigts s'incrustent entre le tissu d'une jupe aérienne et le feutre tendre de ce demi-compas au fond duquel un trésor est camouflé. Elle se serre simplement un peu plus vers lui. Sa bouche a arrêté ses mastications et reste légèrement entrouverte alors que sa respiration s'amplifie d'un coup. Jules lit au fond des yeux féminins comme des étincelles brillantes. Une sorte de fièvre s'est emparée d'elle. Lentement, son corps tout entier se balance légèrement d'avant en arrière, mais le jeune homme ne fait pas mine de l'avoir remarqué.

Personne autour de la table ne semble voir quoi que ce soit. Alors il profite de l'instant présent ; il monte davantage, cherchant encore plus haut, à contourner cette barrière de frous-frous qui résiste pourtant. Il a un mal fou à soulever juste un peu cette dentelle qui masque le nid où il voudrait bien entrer. Comme il ne veut pas faire de mouvements brusques, il se contente de lisser sur le tissu ce renflement que rencontrent ses doigts. Un sifflement sort des poumons de la belle. Un instant il reste immobile sur sa victoire partielle, mais elle ferme les yeux, l'invitant tacitement à persister encore un peu. Enfin, après un temps bien long, le frottement de l'index reprend sa course.

Indolore et silencieux, il officie dans le plus grand secret. Une chaleur incroyable s'empare de la donzelle. Cette masturbation lui convient, mais le lieu y est pour quelque chose aussi. L'interdit, le risque d'être surpris, tout concourt à rendre plus fortes toutes les sensations et elle devient rouge comme une pivoine. Maintenant ses lèvres sont pincées, elle les mord pour ne pas crier. Bizarrement, personne autour d'elle – sauf Jules, bien entendu – personne ne s'aperçoit de ce trouble qui la ravage. Ses poumons retiennent encore l'air qu'ils compressent, mais jusqu'à quand ? Sur la table, les

longues mains de la blonde ont reposé les couverts et cramponnent le tablier de bois.

En jetant un coup d'œil sur l'assemblée, Jules pressent soudain un regard posé sur eux. Marc, ou quelqu'un d'autre ? Il cherche, et c'est sur Raymonde que ses yeux se rivent d'un coup. Elle semble elle aussi vibrer au rythme de cet émoi qui secoue la blonde. La femme brune vit ce que perçoit sa rivale ! Comment est-ce possible ? Puis en suivant mieux les faits et gestes de la maîtresse des lieux, le garçon comprend qu'elle a su, qu'elle a vu depuis le début ce qui se passe entre lui et sa... cavalière. Son bras aussi se cache dans la profondeur de la nappe qui recouvre la table. Sans doute se masturbe-t-elle aussi en assistant au spectacle de cette fille qui jouit en silence.

Les envies sont parfois très communicatives, et les gestes que Jules pense discrets ont aussi alerté Raymonde. Pourquoi ce petit jeu réveille-t-il ses plus bas instincts ? Elle n'en sait rien, mais à force de s'échauffer mentalement, sa propre patte finit par glisser sous la table. Si elle ne relève pas sa jupe, elle parvient cependant en frottant l'une contre l'autre ses jambes à mettre en ébullition son ventre déjà bien allumé. Marc, lui, cuit la viande pour ses invités, et il ne voit rien de ces attouchements déplacés qui se déroulent à sa propre table. Ses autres employés font un vacarme champêtre conséquent.

Mais Cynthia se méfie des réactions que son amant pourrait avoir, alors elle retire la main de Jules qui courait déjà aux limites indécentes d'une culotte humide. La femme du boss, de sa place, ne voit pas l'arrêt brutal des activités en sous-main du jeune homme et elle persiste dans ses frottements pernicieux. Elle ne comprend pas de suite qu'autour de la table plusieurs types invités suivent maintenant avec intérêt ses balancements de moins en moins anodins. Quelques visages se sont fixés sur la place qu'elle occupe, et ce début de silence attire aussi l'attention de Marc.

Quand la blonde s'aperçoit du trouble jeté par la femme de son amant, elle se lève et vient en se voulant discrète vers cette dernière.

— Vous voulez bien me montrer le chemin des toilettes ? J'ai peur de me perdre dans votre immense demeure.

— Ah, pardon. Oh oui. Excusez-moi, je rêvais...

Jules et Marc, l'un assis l'autre au barbecue, voient les deux nanas se diriger vers la maison, et les autres types qui espéraient en sont pour leur frais. Elles ont passé le seuil et sont perdues de vue par la tablée. Le cuistot occasionnel ressent de nouveau les affres du doute. Merde ! Qu'est-ce qui se trame dans son dos ? Le feu du brasero n'est pour rien dans la sueur qui ruisselle sur son front. Quant à Jules, il jubile de voir l'embarras patronal qui se développe. Mais un peu de calme aurait aussi fait son affaire.

— Vous allez vous faire repérer par votre Marc si vous continuez ainsi, sans prendre de précautions.

— Continuer quoi ?

— Vous savez, beaucoup ont compris que vous – comment dire ? – vous aviez quelques envies imprévues.

— Ah... C'était si flagrant ?

— Pire, Raymonde : visible comme un nez au milieu d'une figure ! Je crois que c'est faire le jeu de votre mari de vous montrer aussi... démonstrative en public.

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Il trouverait bien une dizaine d'hommes ou de femmes pour lui écrire des attestations en cas de divorce. Les hommes sont roués, mais plus malins que nous quand il s'agit de garder leur argent. Et l'entreprise de votre mari représente un énorme capital qu'il n'est pas prêt à partager... avec vous.

— De toute façon, il y a bien longtemps qu'il ne partage plus rien avec moi.

— Hum, peut-être, mais est-ce bien raisonnable de lui donner le bâton pour vous battre ?

— Je... je suis déboussolée et je croyais que vous et Jules... les mains sous la table... tout cela...

— Il a aussi tenté, il est vrai, de me caresser ; mais je n'ai pas laissé faire.

— Je ne... Pourquoi me trompez-vous avec Marc ?

— Ah, j'aime mieux les questions directes ! Je ne vais pas nier que nous avons parfois des moments chauds. Mais il m'a raconté que vous ne vouliez plus de lui... et il sait parler quand il le faut.

— Oui, je connais son pouvoir de persuasion. C'est vrai que...

— Toujours est-il que je me suis laissé embobiner, mais je vous assure que ça va changer. Et puis il y a Jules.

— Jules ? Je vous demande de me pardonner... c'est moi qui vous l'ai mis dans les pattes. Je tenais à récupérer mon mari. Je crois que ce que vous me dites me fait changer d'avis.

— En tout cas, Jules a flashé grave sur vous !

— Nous nous sommes rencontrés à la mairie, il y était stagiaire.

— Lui attend quelque chose de vous. Vous êtes encore très belle, désirable au possible ; je suppose que vous en avez parfaitement conscience. Votre laiterie... – pardon : votre poitrine – doit en faire se retourner plus d'un sur votre passage...

— Vous... vous croyez ?

— Allons, allons, ne me faites pas l'injure de me prendre pour une idiote ; vous le savez très bien !

Les deux femmes se jaugent. La plus jeune est toute proche de Raymonde, et une sorte de déclic se produit entre ces deux femelles qui se disputent le même mâle. Enfin, cette rivalité semble être pour l'heure le cadet de leurs soucis. Cynthia n'éprouve pas de pitié, mais une sorte d'engouement pour cette femme que son mari trompe éhontément. Alors comme cela, pour la prendre dans ses bras, elle franchit cet espace qui les sépare. Mais Raymonde se méprend sur les intentions de la jeunette blonde, et quand les bras s'étreignent, ce sont deux visages aussi qui se rejoignent.

Alors que l'une attend un bisou sur les joues, la seconde, elle, s'enhardit, et c'est un palot qui débute. Les lèvres se soudent pour un bal à deux langues. Si Cynthia est surprise, elle n'en accepte pas moins cet échange des plus goûteux. C'est avec une certaine maîtrise des baisers que les bouches s'offrent un petit plaisir que rien ne saurait arrêter. Raymonde retrouve dans cette manière d'embrasser un peu des baisers d'autrefois : ceux de son mari avaient quelque part une même fougue ; ils lui procuraient un plaisir qu'elle veut retrouver dans ce premier élan.

S'il faut un début et un premier dans chaque chose, le second léchage buccal est encore plus pervers puisqu'il s'accompagne de jeux de mains. Bien sûr, ils sont innocemment amenés par quatre menottes féminines qui se découvrent. Les seins sont serrés les uns contre les autres et les visages ne se décollent que pour reprendre un peu d'air : il faut aussi survivre, et pour cela la respiration est essentielle. Les doigts de Cynthia lui font des câlins alors que ceux de Raymonde, moins précis, sont tout aussi pressés.

C'est pourtant elle qui refait surface d'un coup, émergeant de ce doux rêve.

— Bon, je crois que nous ne devrions pas rester absentes plus longuement : les invités de mon gaillard vont se demander ce que nous fichons.

— Je pense que vous avez raison.

— Le « tu » serait mieux, non, après ces échanges... nouveaux ?

— Comme tu veux ; moi, ça ne me dérange pas. Je retourne vers Jules.

— Ah oui, notre Jules... Je lui dois... mais je suppose qu'il t'en a touché deux mots.

— Un peu, mais il sait être discret. Je crois qu'il...

— Bien sûr ! Il mérite un grand merci, tu ne crois pas ? Et tu serais d'accord pour que...

— Pour que quoi ? Je ne saisis pas trop l'allusion, là.

— Ben, si toutes les deux... juste pour lui...

— Tu voudrais baiser avec lui et moi ? Raymonde... tu es... géniale ! Je n'aurais pas osé te le proposer ; mais oui ! Pourquoi pas ?

— Alors, ici ou chez toi ? Un jour que mon mari sera au boulot, tu peux te libérer ? Pour Jules, je m'en charge, si tu es d'accord.

— Je ne bosse pas les lundis, alors si ça arrange tout le monde, pourquoi pas demain ?

— Oui, le plus vite sera le mieux.

Les deux femmes rejoignent l'assemblée qui festoie à grand renfort de verres de rosé ou de bière. Elles reprennent avec un sourire aux lèvres leurs places respectives. Marc, qui voit enfin les deux revenir, est presque soulagé. Quant à Jules, il ne bronche pas lorsque Cynthia lui prend la main pour l'emmener vers un endroit ou deux ou trois couples dansent sur une musique distillée par un vieux tourne-disque. Il se trouve proche de l'extase, finalement, et sans que personne ne le touche autre que pour jamboter. C'est alors la blonde qui lui susurre à l'oreille une nouvelle romance :

— Demain, tu pourrais te libérer pour l'après-midi ?

— Demain... Pourquoi demain ?

— Ne pose pas de question, veux-tu : c'est oui ou c'est non.

— Ben... c'est oui, bien entendu. Mais pour quoi faire ?

— Passe chez moi vers quatorze heures ; je t'attends à mon appartement, d'accord. Et ne pose donc pas de questions idiotes !

— ... Comme tu veux.

— Parfait. Alors maintenant nous sommes sages et on vit notre vie de « couple » bien élevé pour la galerie.

— D'accord.

Jules ne sait plus trop quoi penser. La blonde vient de lui filer un vrai rencard pour demain et il est aux anges. Il n'a que faire du reste : tout est trop beau, trop bon d'un coup. Mais il a une pensée et un regard pour l'avancée qui orne le buste de Raymonde. Dommage, mais entre deux lièvres, il faut choisir lequel tirer, comme tout bon chasseur. Et le plus judicieux, le plus probable, c'est bien

Cynthia. Finalement, l'après-midi se déroule sans anicroche et Marc ne bronche pas. Mais trinquer avec Pierre, Paul et Jacques finit par avoir raison de sa moue.

Il s'enivre doucettement, et le rapprochement de ses deux femmes n'est plus un handicap. Le vin est bon ; alors, absorbé sans modération, il fait oublier certains tourments. Les filles sont belles, vues dans les vapeurs d'alcool, et que ce soit l'une ou l'autre, Marc les aime tout autant. C'est-à-dire qu'il voudrait les aimer aussi fort l'une que l'autre. Mais, allant au-devant de chacun de ses employés, il se fatigue plus vite que prévu. Les toasts portés sont autant de marques pour l'oubli, et ma foi, personne ne lui en tiendra rigueur... demain.

⋆

Le lundi au soleil, c'est un jour qu'ils veulent prendre. Raymonde est arrivée chez la blonde juste à l'heure du déjeuner. Dans ses mains, deux pizzas achetées en cours de route, et les deux femmes discutent tranquillement. De la journée de la veille, bien sûr, mais également de la venue de Jules. Le garçon ne viendra qu'aux alentours de quatorze heures. Il va avoir la surprise de sa vie en découvrant les deux femmes de Marc qui l'attendent en se rapprochant de plus en plus. Si leur repas est léger, leur conversation l'est beaucoup moins... Puis la brune interpelle la blonde sur des sujets qui en fâcheraient plus d'une.

— C'était comment, avec Marc ?

— C'était comment, avec Marc... eh bien, je dois avouer que les premières fois, c'était plutôt bien. Pas trop mal dirons-nous. Mais...

— Oui ? C'est ce « mais » qui m'intéresse. Comme avec moi, c'est du bâclé, non ?

— Je n'aurais pas employé ce mot, mais c'est toujours du rapide. Pour mille et une bonnes raisons, la principale restant la peur que

tu découvres notre liaison. Et puis c'est devenu l'habitude, un petit coup comme ça, entre deux portes, entre deux rendez-vous.

— Et avec Jules ? C'est du...

— Avec Jules ? Mais pour le moment c'est du... vide, du néant !

— Quoi ? Mais la photo, la petite culotte et tout le tintouin ?

— Ah ! Une sorte de piège... à souris, un leurre pour le mettre dans ton lit.

— Tu t'es donc prêtée à ce petit jeu ? Un peu ignoble, tout de même, tu en es consciente ?

— Bien sûr, mais il en bavait, le pauvre chou, et je ne voulais pas... courir deux lièvres à la fois. Et puis ce n'était pas clairement exprimé, mais c'est vrai que je l'ai aidé dans son entreprise. Il t'a déçue ?

— Mais non. Mais alors, je ne lui dois rien !

— Il sera dépité par cette situation : je crois qu'il a un faible pour toi. Bon, il est jeune et s'en remettra.

— Mais non ! Je vais faire comme si je n'étais pas au courant de vos petits arrangements entre amis. Une autre façon de punir mon cher et tendre époux. Après tout, il mérite bien d'être trompé une fois au moins.

— Une seule fois ? Dommage, alors.

— Pourquoi « dommage » ? Je ne te suis pas, là...

— Ben, disons que j'aurais bien... moi aussi participé à ce passionnant débat ; le sujet est plaisant.

— Ah-ah ! Tu sous-entends quoi par là ?

— Oh, par là, rien. Mais par ici...

Cynthia s'est levée et elle entoure de ses bras la brune toujours assise à la table. Raymonde frissonne mais ne bronche pas. Puis les lèvres qui viennent comme deux papillons voleter dans son cou la chatouillent tout en l'émoustillant un peu. Alors elle pose elle aussi ses mains sur celles de la blonde. En rejetant ses cheveux en arrière, son visage vient finalement flirter avec celui de la maîtresse de son mari. Un baiser éloquent scelle cette alliance de deux femmes qui se

découvrent. Ensuite, leurs gestes sont ceux des millions d'amantes qui débutent une cour amoureuse.

Les vêtements de l'une retrouvent ceux de l'autre, et c'est aussi une occasion pour le canapé de la blonde de voir une brune aussi nue que sa propriétaire venir se coucher sur son assise de cuir. Les baisers se déplacent dans le temps et dans l'espace ; les lèvres font des rencontres plus intimes et elles se discernent beaucoup de points communs. La chaleur monte d'un cran avec cette frénésie de sexe qui devient palpable. Alors la ronde des doigts fureteurs déjoue toutes les anfractuosités, n'en épargnant aucune. Les baisers sont de feu, toujours plus chauds.

Ces instants se diluent dans des caresses tellement ciblées que les soupirs se font plus pressants, plus extérieurs aussi. Les langues fouillent et refouillent des endroits sensibles, arquant les corps souples de ces Messaline endiablées. Elles en oublient le lieu, l'heure, et même que Jules doit arriver. Elles sont comme électrisées par ces pattes qui s'infiltrent partout sur des emplacements qui pourtant se ressemblent tant. Seule la couleur des buissons pourrait les différencier. Et de fil en aiguille, une sorte de plaisir s'installe en elles, qui les fait baigner dans un plaisir de moins en moins abstrait, celui des jeux interdits et défendus.

Pourtant, dans cette communion quasi parfaite, quelque chose attire les oreilles de Cynthia. Elle redresse sa caboche, quittant pour une fraction de seconde le nid douillet, la source veloutée que sa bouche butine.

— Tu n'as pas entendu quelque chose ?

— Quoi ?

— La sonnette... zut ! Quelle heure est-il ? Wouah, c'est sûrement Jules !

— Déjà ? Mais... je suis à poil !

— Tu me vois habillée, toi ? Alors nous sommes à égalité. Je vais ouvrir comme ça ?

— Après tout, c'est bien son rêve, non, de nous voir nues... Alors vas-y, il n'en mourra pas. Enfin, espérons-le !

En deux bonds, Cynthia est devant la porte. Derrière le judas, elle voit le jeune homme qui s'apprête à appuyer de nouveau sur le bouton de la sonnerie. D'un tour de main qu'elle veut ferme, elle tourne la clé qui va ouvrir l'accès au gaillard.

— Ah, c'est toi !

— Ben... tu ne m'avais pas donné rendez-vous chez toi à quatorze heures ?

— Si... si... mais bon.

— Je vois que tu n'es pas encore bien réveillée, alors je peux repasser tout à l'heure.

— Ça ne va pas ! Tu m'as déjà vue sans fringues l'autre jour, non ? Alors entre, et puis voilà.

— Comme tu veux... mais passe un vêtement sur toi, ça pourrait faire jaser.

— Elle est bonne, celle-là ! Tu ne vas pas me dire que tu es outré de me voir à poil, d'autant que tu n'as pas encore tout... vu. Allez, avance ; comment veux-tu que je referme la lourde si tu restes devant ?

— Tu es certaine que ça va ?

— Arrête de dire des conneries, et passe au salon.

Le garçon, en quelques pas, est sur le seuil du salon, tournant le dos au canapé, visage tourné vers la jolie Cynthia. Et soudain le ciel lui tombe sur le crâne !

— Alors, mon coco, on ne salue pas ses vieilles amies ?

C'est comme s'il venait de prendre un coup de fusil ! Jules se retourne d'un bond, et là, il est médusé : l'objet de ses plus obscurs désirs, aussi nue que la blonde, étendue sur le sofa, la femme dont il rêve depuis sa première rencontre à la mairie, Raymonde est assise là. Sa tenue dépouillée ne laisse planer aucun doute sur ce que les deux femmes faisaient avant son arrivée. Ses yeux exorbités lui sortent de la tête. Il n'y croit pas... Raymonde qui fricote avec

la poule du patron ! Il y a sans doute un passage qu'il a sauté, ou alors le courant ne monte plus jusqu'à son cerveau. Il n'en revient pas : ces deux-là seraient-elles gouines assurément ?

Raymonde nue ! Raymonde, les seins en avant comme une invitation, comme deux obus qui le narguent. Et entre ses jambes, la brune a tiré un coussin qui cache son sexe. Mais visiblement elle ne porte plus de culotte. Le sourire qui éclaire le visage de la femme du boss est radieux. Et Cynthia derrière lui, le presse d'avancer.

— Bon, alors ? Tu vas enfin aller au-devant de Raymonde ou quoi ?

— Mais... mais...

— Arrête de bêler comme un mouton. Tu en avais envie, alors elle est là. Regarde ! Vas-y, sers toi, ne sois pas peureux comme ça. Et toi, enlève ce coussin qui entrave la vue de notre gaillard.

Raymonde ne bouge pourtant pas. Alors, tout en poussant le garçon dans le dos, la blonde avance aussi vers le divan, puis saisissant un coin de l'oreiller, elle l'arrache de la fourche qu'il camoufle.

— Regarde. Tu voulais la baiser ? Eh bien elle est là, prête, chaude, mouillée à souhait ! Ne sois donc pas timide. Elle est belle, n'est-ce pas... Qu'est-ce que tu attends ? Touche-la donc !

— Mais...

— Ben viens ! Tu sais, Jules : qui paie ses dettes s'enrichit. Et je crois que je te dois quelque chose, non ?

— Oh non, je ne veux pas. Enfin, pas comme ça, pas comme si vous m'étiez redevable.

— Voilà un sentiment qui t'honore ! Dis-moi, Raymonde, si on le déshabillait ensemble, notre bel étalon ? Je crois qu'il bande déjà comme un âne : vois donc sa braguette toute déformée !

— Tiens, ça c'est une bonne idée. On s'y colle toutes les deux ?

— Mais...

— Y a pas de mais qui tienne !

Les deux femmes sont empressées ; le garçon les voit s'approcher de lui avec des sourires de louves. Il est maintenant contre le divan et ne peut plus se défiler. Alors, pendant qu'une attaque sa chemise, l'autre défait les boutons de son pantalon. En deux temps et trois mouvements, un chibre en parfait état de marche est pratiquement à l'air libre. La dernière barrière est cependant encore là : un caleçon distendu par l'érection féroce du jeune mâle. Finalement, ce n'est pas vraiment déplaisant d'être ainsi la cible de ces deux femelles.

Laquelle des deux a l'idée de lui lier les mains ? Il ne sait pas. Mais quand elles lui serrent les poignets avec une ceinture de peignoir avant de le faire s'allonger sur l'assise du sofa, il trouve ça plutôt agréable. Alors quatre lèvres parcourent son corps de son cou à ses chevilles. Il se pâme sous les bistouilles des femmes. Sa respiration s'accélère alors que les bouches gourmandes lèchent tout sur leur passage. Il soupire parfois sous d'insoutenables chatouillements. De larges frissons qui lui flanquent une chair de poule sans nom !

— Ça te plaît, au moins ?

Laquelle lui a posé cette question ? Il ne cherche pas à répondre. Ni Raymonde ni Cynthia n'espèrent du reste de réponse. Les léchouilles ont repris de plus belle et il voit danser sur son flanc les seins des deux donzelles.

— Hum, c'est bien gonflé, tout cela... Et ça cache quoi, ce caleçon ? On va regarder de plus près. Tu t'en charges, Raymonde ?

— Non ; je te laisse le soin de nous déballer les outils. Après tout, ma chère, tu es chez toi...

Un rire de gorge fait frémir encore plus le garçon étendu. Cette fois il sent que son slip est exilé par ces doigts qui le font coulisser le long de ses jambes. Le voici dans la plus parfaite parité avec les deux harpies qui ne se privent pas de tâter cette queue qu'il ne peut plus planquer. Une main s'en est du reste saisie et la branle très lentement. Il creuse le ventre alors qu'une bouche est remontée

sur un de ses seins. Les dents mordillent ses tétons, agacent notre bonhomme.

— Je crois que nous allons bien profiter de cet après-midi de liberté ; qu'en dis-tu, Raymonde ?

— Il a l'air robuste, et son envie fait plaisir à voir.

— À tripoter aussi, je t'assure. Tiens, ma belle, amène donc ta jolie bouche sur cette bite qui me chauffe les doigts...

— Garde-moi ça en l'état quelques secondes encore, j'ai envie de...

Il n'y a plus un mot de la part de Raymonde. Il faut surtout dire que ses lèvres en ont trouvées d'autres qui se laissent entrouvrir sans peine. Alors débute un ballet des plus tendres, un slow lingual qui enivre Jules et fait grimper aussi la température de la brune. Ce baiser-là a un goût de « reviens-y » ; alors pourquoi se priver puisque notre jeune homme est consentant ?

— Alors, mon mignon, elles sont sympas les pelles de la femme du patron ? Tu aimes notre manière de te remercier ? Pff ! Monsieur fait la fine bouche... Oh pardon, Raymonde... je crois que sa bistouquette a un coup de chaleur. Elle risque de nous faire une crise d'apoplexie. Viens, viens la goûter, sinon je crains qu'elle ne pleure de joie dans la paume de ma main ; changeons de place.

— Je voudrais... je peux te remplacer ?

— Oui, bien entendu : ce n'est qu'un juste retour des choses !

Raymonde rigole de bon cœur, et sur son lit de fortune, Jules est maintenant embrassé par une autre femme, plus jeune, plus fougueuse. Moins experte ? Pas si sûr, mais c'est tellement différent... La langue qui s'invite au bal ne s'embarrasse d'aucun préjugé. Elle tourne et retourne sept fois dans sa bouche sans chercher pourtant à dire un mot. Et c'est cet instant que choisit la brune pour poser la corolle de ses lippes sur la flamberge raidie. L'effet est quasi immédiat ; Jules est tétanisé par les caresses qui électrisent son corps. Alors quand les mains de l'une lui malaxent les couilles et

que l'autre quitte sa bouche pour mordiller ses seins, il est au bord de l'éjaculation.

Pour un peu il crierait presque. C'est un si doux supplice que ces deux elfes se mettent en devoir de pratiquer sur lui... Jamais cependant supplicié ne fut plus consentant. Des doigts qui jouent, des bouches qui picorent tout ce qu'elles trouvent, il n'en faut guère plus pour que les soupirs mâles ne soient plus retenus. L'atmosphère du salon est désormais d'un érotisme torride. Ce sont quatre lèvres qui suçotent un même pistil, ce sont des papillons étranges qui effleurent partout un corps soumis. Et Jules n'a jamais connu pareille fête. Il n'arrive plus à penser sainement. Un tourbillon de plaisir se profile à l'horizon.

Des milliers d'images se bousculent dans sa caboche. Des pipes royales, des fellations magiques, mais il n'en a jamais connues d'aussi... merveilleuses. Puis il se raidit encore un peu plus ; seuls ses épaules et ses talons semblent encore prendre appui sur le cuir fauve. Elles l'ont amené là où la réalité se dilue dans le rêve. Plus rien n'est réel, plus rien n'est faux. Il se sent livré à ces amazones en rut, dans une lutte très inégale. Deux contre un lorsque l'on n'a pas envie de se défendre, c'est la porte ouverte sur une sorte de nouveau paradis. Il ne cherche plus à ouvrir les yeux, se contentant de les laisser faire.

Quand ses mains ont-elles été déliées ? Il ne s'en souvient pas, plus. Puis la séquence devient plus profonde et il est comme happé par ces lianes qui dans son esprit remplacent les bras des femmes. Les bouches sont devenues ventouses, et rien de son corps n'échappe aux investigations poussées des furies qui le façonnent à leur gré. Comment l'ont-elles fait s'allonger sur la moquette ? Il n'en garde pas de trace dans sa mémoire. Il ne se souvient par ailleurs que très vaguement que l'une d'elles est montée sur lui. Et dans une chatte blonde ou brune son vit s'est perdu au rythme de déhanchements dont il n'a rien mesuré.

Le petit rodéo a duré longtemps, avec de longues séquences d'un immobilisme crispant, comme si sa cavalière voulait prendre son temps ou ménager sa monture. Il n'a pas voulu ouvrir les yeux, de peur de se réveiller d'un rêve trop beau. Et quand sur son visage un autre cul est venu couvrir la face éclairée de son monde, c'est enfin sa langue qui a pu entrevoir d'autres saveurs. Plus épicées, plus féminines, plus... savoureuses. Alors quelle importance que celle qui le chevauchait soit standardiste ou femme de patron... tout avait des relents de bonheur !

Les trois jouteurs se foutent de l'heure et du temps. Chacun a une idée différente de ce qu'apporte cette rencontre. Pour Raymonde c'est comme un sentiment de jouissance de tromper son mari ; elle ne fait que lui rendre la monnaie de sa pièce. Et sur le métier, elle repasse mille fois son ouvrage. Finalement, le petit stagiaire de la mairie n'est pas si mal ! Elle se démène comme une diablesse sur le bas-ventre dont l'éperon mâle la pénètre de si belle manière. Elle apprécie cette raideur de queue et se dit que prendre ainsi sans trop écouter l'autre a aussi du bon.

Cynthia se repaît de la vision de cette chatte qui monte et descend sur le pieu du garçon. Elle s'enivre d'images qui en d'autres lieux paraîtraient salaces. Ivre d'une débordante envie, elle s'accroupit sans violence sur le visage râpeux masculin dont la langue se met de suite au diapason de ses attentes. Cette chose bouillante qui écarte les chairs de sa chatte, qui en longe les contours, devient une vraie bénédiction. Elle est si proche de la femme brune qui halète doucement, immobile sur la bite toujours fichée en elle, comme pour ne pas l'amener tout de suite au plaisir suprême...

Face à elle, un visage encadré de cheveux fous, des yeux perdus dans leur quête d'un plaisir espéré, avec au centre de celui-ci comme un appel au baiser. Alors comme cela, sans calcul, la blonde avance sa frimousse vers celle de l'épouse de Marc. Et ensemble elles se frottent à nouveau sur ces écueils choisis tout en s'embrassant comme deux amoureuses, et les deux volcans en fusion que le

garçon doit supporter explosent avec joie, emportant avec eux ces laves claires qui l'inondent sans vergogne. Elles ruent comme pour percevoir jusqu'à la moindre parcelle de cette mâle jouissance qui les affole.

Sous elles, le jeune homme ne peut plus retenir une semence qui n'attendait sans doute que ce dernier déclic pour jaillir. Les râles diminuent d'intensité presque de suite, mais les corps gardent encore pour un temps ces contractions stimulantes dues à un trop-plein de plaisir. Trois êtres totalement différents sont affalés sur le sol du salon, immobiles, repus et apaisés. Si tous pensent, aucun ne parle. Pourtant dans la jolie tête de Raymonde... une petite phrase remonte :

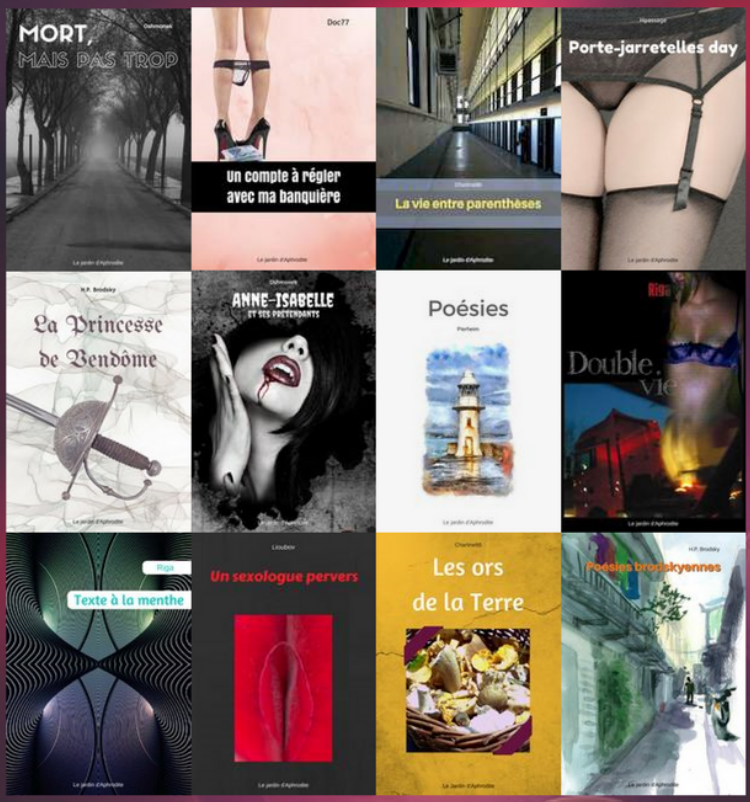
— **T'es heureuse ?**

Désormais, elle connaît la réponse.

Prends trois mots et fais-les danser... tu verras comme ils t'aimeront !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite